



*or che*

Zur

Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 5610

Universitäts-

und Landesbibliothek

Halle (Saale)

August-Bebel-Str. 13

٢٠

٢٠





P O É S I E S

D E

M. VERNES, FILS,

CITOYEN DE GENEVE.

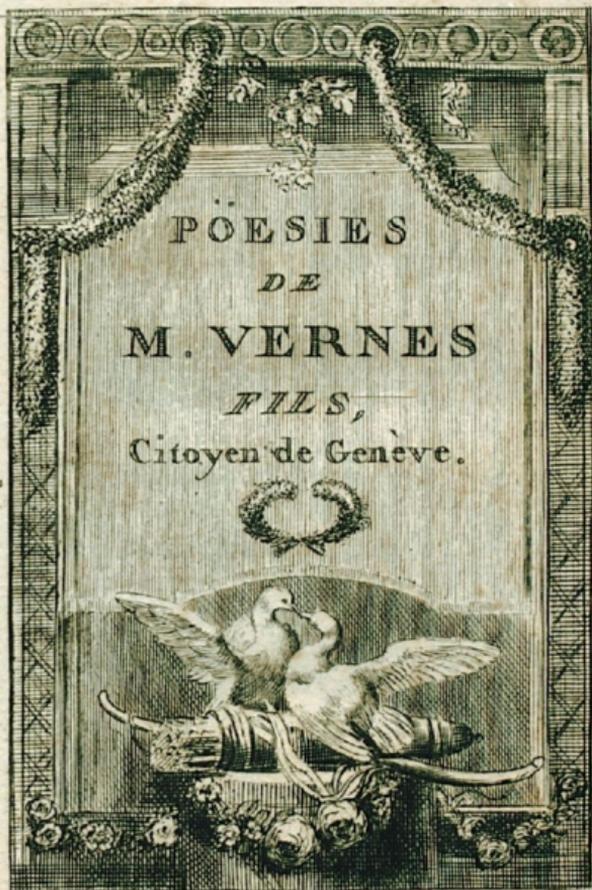
POÉSIES

DE

M. VERNES, Poète

CITOYEN DE GENÈVE

no 200



PŒSIES  
DE  
M. VERNES  
FILS,  
Citoyen de Genève.

A LONDRES,  
M.DCC. LXXXVI.  
*Edition de Cazin, Rue des Maçons, N<sup>o</sup> 31.*

n.



L43



# DÉDICACE

## AUX JOLIES FEMMES.

OBJET de nos plus doux penchans,  
Sexe léger, Sexe volage,  
Né pour l'aurore de notre âge,  
Comme les fleurs pour le printems !  
Vous qui payez nos sacrifices  
Par un oui, par un tendre non ;  
Qui devez quelques artifices,  
Quelques torts, quelques injustices  
A mille moyens de pardon !  
Vous que, dans un de ses caprices,  
L'Amour fit contre la raison :  
Ou, pour mieux juger, par ses traces,  
De la main qui vous façonna !  
Vous que Vénus imagina  
Le jour de la fête des Graces,  
Que pour suite elle vous donna !  
Vous enfin qu'aime la jeunesse,  
Et que flatte encor le vieillard,  
Comme l'oiseau que l'on caresse,  
Lorsqu'on le voit sur son départ !  
Si vous agréez mon hommage,

Pour moi quel présage enchanteur !  
 Toute Beauté qui lit l'ouvrage,  
 Promet un baiser à l'Auteur.  
 A ce frivole badinage,  
 Préférez-vous des traités,  
 Ou d'une morale ennuyeuse,  
 Ou d'une physique menteuse,  
 Ou des recueils accrédités  
 D'erreurs anciennes et nouvelles,  
 Singeant si bien les vérités,  
 Qu'on s'égorgea souvent pour elles ?  
 Bagatelles pour bagatelles  
 Dût la clause recommencer,  
 Autant vaut s'occuper de celles  
 Qui finissent par un baiser.  
 Aux Muses, plus qu'à vous, fideles,  
 D'autres, par de doctes écrits,  
 Cherchent des palmes immortelles,  
 Ou des trésors ou des amis ;  
 Moi seul, une faveur des belles,  
 Je demande le plus haut prix ;  
 Mais si le temple de mémoire  
 Me plaît moins qu'un de vos souris,  
 Après son éclat illusoire,  
 Quelques baisers me font courir ;  
 Afin qu'en allant à la gloire,

Je trouve en chemin le plaisir.  
C'est à toi de monter ma lyre,  
Amour, et d'inspirer mon cœur ;  
Si tu n'es qu'une folle erreur,  
Ah! garde-toi de me le dire.  
Quel bien peut valoir un délire  
Qui nous fait trouver le bonheur  
Dans un regard, dans un sourire ?  
Ne méditant que tes leçons,  
Et consacrant mes jours aux belles,  
Qui sont, ainsi que leurs pompons,  
Nos plus charmantes bagatelles,  
Sur l'océan des passions  
Puisse-je, oublié de l'envie,  
Au gré de tes illusions,  
Bercé de folie en folie,  
Jusques dans l'arrière saison,  
Finir le songe de ma vie,  
Comme on finit une chanson !



GRÉGOIRE  
LE GRAND,  
OU  
LE BUVEUR SUISSE,  
CHANSON BACHIQUE.

---

Heureux qui met à bien boire  
Son or, sa vie et sa gloire!

---

A HJ

ERB GÖLRE

LE GRAND

OU

LE BUVARD SUISSE

CHAZON BACHIGUE

Imprimerie de la Librairie de la Suisse  
chez M. de la Roche, à Yverdon

184

GRÉGOIRE  
LE GRAND,  
OU  
LE BUVEUR SUISSE,  
CHANSON BACHIQUE.

AIR: *Aussi-tôt que la lumière.*

**B**ACCHUS, accorde ma lyre,  
Je célèbre tes bienfaits;  
Que dans mes chants tout respire  
Le feu dont brille un vin frais.  
Puissé-je étendre ta gloire  
Aux deux bouts de l'univers,  
Et qu'on soit pressé de boire,  
Après avoir lu mes vers!

Lorsque, brillant de lumière,  
Phœbus, sur son char divin,  
Pompe les eaux de la terre;  
Pour moi j'en pompe le vin,

Et quand Morphée à l'ivresse  
 Fait succéder le repos,  
 Une erreur enchanteresse  
 Me remet parmi les pots.

Si, pour embellir le monde,  
 Jupiter m'eût consulté,  
 Dans les lieux où coule l'onde  
 Le vin seul eût existé.  
 La terre eût été sa treille,  
 Et la mer son réservoir,  
 D'où, pour le mettre en bouteille,  
 Dieu m'eût fait son entonnoir.

J'eusse à ma troupe altérée,  
 Étale des cieux plus beaux,  
 En changeant dans l'empirée  
 Tous les astres en tonneaux.  
 Recevant ma liqueur seule  
 Pour lumière dans les cieux,  
 Nous ouvririons tous la gueule,  
 Au lieu d'entr'ouvrir les yeux.

Du laigre-face solaire  
 Qui, sur ce vaste horizon,  
 Dispenseroit la lumière,  
 Je serois le Phaëton.

Si j'éprouvois son désastre ,  
 J'aurois un plus doux destin ;  
 Car , en débouchant mon astre ,  
 Je périrois dans du vin.

Nos corps , dans leur vaste enceinte ,  
 Toujours pleins de nouveaux feux ,  
 Ne seroient qu'un labyrinthe  
 De gosiers longs et nombreux.  
 Sans s'y perdre , l'ambrosie  
 A grands flots circuleroit ,  
 Et d'un des gosiers sortie ,  
 Par un autre rentreroit.

On prévit ma destinée ,  
*Du vin !* fut mon premier mot ;  
 Ma bedaine fortunée  
 Reçut la forme d'un pot.  
 Les deux auteurs de mon être  
 Ne connurent jamais l'eau ;  
 Tout prouve que j'ai dû naître  
 D'une tonne et d'un tonneau.

» Buvez , nous dit la Sagesse ,  
 » Pour vivre et non pour jouir ;  
 Pourquoi ce goût de l'ivresse  
 Si ce n'est pour s'en servir.

Moi je ne vis que pour boire ,  
Bien sûr qu'un pot de liqueur  
Pese plus qu'or et que gloire ,  
Aux balances du bonheur.

Phœbus boit dans l'onde amère ,  
La puce boit dans le sang ,  
Grégoire boit dans son verre ,  
Chacun cede à son penchant.  
Quelqu'être que l'on conçoive ,  
Puisque tout boit ici-bas ,  
Avant que la mort nous boive ,  
Pourquoi ne boirions-nous pas ?

La bonne Eve perdit l'homme :  
J'aurois commis son larcin ,  
Pourvu qu'au lieu d'une pomme ,  
Satan m'eût offert du vin.  
Si le gardien de la treille  
M'avoit chassé du pays ,  
J'aurois , avec ma bouteille ,  
Emporté le Paradis.

Pour un jus si délectable ,  
On diroit que le destin ,  
De mon ventre intarissable ,  
A fait un canal sans fin,

( 11 )

Aussi, depuis ma demeure,  
En buvant ce jus divin,  
Et le cuvant à toute heure,  
Je fais tourner un moulin.

Lorsque, nouveau Diogene,  
Je loge entre des tonneaux,  
On dit, touchant ma bedaine,  
*Les petits cachent le gros.*  
Et quand on me voit sans boire,  
Des Dieux jaloux on se plaint;  
Car rien ne fait si bien croire  
Qu'il n'existe plus de vin.

Quand un rival téméraire  
Ose combattre avec moi,  
Il quitte, en ronflant, son verre,  
Au bruit des coups que je boi.  
Jupiter, dans sa colere,  
Nous inonderoit en vain,  
Je dessécherai la terre,  
Si le déluge est de vin.

Si, dans les royaumes sombres,  
Je puis porter ma boisson,  
Je ferai danser les Ombres  
Dans leur infernal chaudron,

Et si le vin n'est pas rare ,  
Les hommes seront surpris ,  
En descendant au Tartare ,  
D'aller droit en Paradis.

Si les Dieux , par jalousie  
De mon fortuné destin ,  
Veulent m'arracher la vie ,  
Ils n'ont qu'a m'ôter le vin.  
S'il ne me restoit que l'onde ,  
Je dirois dans mon malheur :  
Sans regret , quittons ce monde ,  
Est-il bon pour un buveur ?

L'Ottoman jure sa tête ,  
Que Mahomet est divin :  
Parbleu ! c'est un faux Prophète ,  
Puisqu'il défendit le vin.  
Qui put , de cet homme inique ,  
Louer le petit cerveau ?  
Ou ne fut qu'un empirique ,  
Ou ne fut qu'un buveur d'eau.

La voix de la mort nous crie :  
» Plus de vin dans peu d'instans !  
Hélas ! puisqu'après la vie  
L'on s'en passe si long-tems ,

De

De peur d'un cas si funeste ,  
 Buons de force ou de gré ,  
 Tant qu'au ventre il nous en reste  
 Pour toute l'éternité.

Qu'on m'offre cette ambrosie ,  
 Si la mort vient me frapper ;  
 Ce qui prolonge ma vie ,  
 Pourra me ressusciter.  
 Mais si pour saisir mon verre  
 Je ne fais aucun effort ,  
 Sur le champ que l'on m'enterre ,  
 Je ne serai que trop mort.

Si l'homme , en quittant la terre ,  
 Dans leur céleste maison  
 Sert les maîtres du tonnerre ,  
 Que je sois leur échanson !  
 Je leur ferai bientôt croire  
 Que , dans tout pays vineux ,  
 Le seul pouvoir de bien boire ,  
 Les a fait appeller Dieux.

Qu'ici-bas l'on se déchire  
 Pour des rêves ou des mots ,  
 Au lieu de chercher le rire  
 Qui ne gît qu'au fond des pots :

F'aime mieux , loin de Bellonne ,  
 Voir gaîment , le verre en main ,  
 Couler le sang d'une tonne ,  
 Que celui du genre humain.

Quand la parque impitoyable  
 Terminera d'heureux jours ,  
 Dont les plaisirs de la table  
 Auront seuls rempli le cours ;  
 Sous ma table , que ma tonne  
 Soit mon unique tombeau ,  
 Et qu'à l'entour , chaque automne ,  
 On verse du vin nouveau.

Mon corps par cette ambrosie  
 Arrosé bien lentement ,  
 Pourra , sous l'urne chérie ,  
 Retrouver son élément.  
 Que de ma bouteille usée  
 L'on orne mon monument ,  
 Et sur ce vineux trophée  
 Qu'on grave ce testament :

Je lègue ma femme au diable ,  
 C'est son plus proche parent ,  
 Ce legs est bien pardonnable ,  
 Que d'époux en font autant !

Je lègue aux Buveurs ma table ;  
 A l'entour, leurs cœurs émus  
 Diront : *Qu'un bien est peu stable !*  
*Qui gît dessous , but dessus.*

Plus , des traités d'importance,  
 Source unique du bonheur,  
 Et de l'humaine science,  
 Vraiment la gloire et l'honneur.  
 L'art de vuidier sans être ivre  
 Plus d'un broc en quelques traits ,  
 Ah ! que l'Auteur, dans son livre,  
 En dit moins que je n'en fais !

Si, par la métempsyose,  
 Je renaissois de nouveau,  
 Je voudrois sur toute chose,  
 D'homme devenir tonneau :  
 On diroit avec envie,  
 En contemplant mon doux sort,  
*En tonnoir pendant sa vie ,*  
*Il fut tonne après sa mort.*

---

CONFESSION ET MORT  
DE CE GRAND HOMME.

BUVONS au fameux Grégoire,  
Mais, par respect pour son nom,  
Dans la liqueur libatoire,  
Ne mêlons pas son poison.  
Quel affreux coup dans la bière  
Conduit cet homme divin!...  
Ne pouvant finir son verre,  
Il en est mort de chagrin.

Avant son heure dernière,  
Pressé par son médecin  
De penser à la prière,  
Il lui répondit : *Du vin !*  
L'autre, par intolérance,  
Loin d'accorder son doux jus,  
Lui demandant sa croyance,  
Il lui répondit : *Bacchus.*

« Grégoire, pour tout impie  
» De l'enfer le chat est prêt! »

*Fouetes, Cocher ! il s'écrie,  
Si l'on y tient cabaret.  
« Sac-à-vin, fais pénitence ! »  
Eh ! dit-il, je ne bois... pas...  
» Que tout desir de vengeance  
» Te quitte avant le trépas ! »*

*Ah ! qu'osez-vous, dit Grégoire,  
M'inspirer près du tombeau !  
Irai-je souiller ma gloire,  
En pardonnant... Ciel ! Qui ? l'eau.  
Du vin quelle apostasie !  
Peut-il être profané !  
Sans boire je perds la vie,  
Je suis donc déjà damné.*

## ORIGINE DES SANTÉS.

Son mal l'empêcha de boire  
Du vin qu'il sut lui ravir ;  
Aussi le mourant Grégoire  
Grand jusqu'au dernier soupir ;  
Pour tout ivrogne malade,  
Craignant cette extrémité,  
Voulut qu'à chaque rasade,  
L'on portât une santé.

B II

Pleurons ce cœur magnanime  
 Qu'eût dû respecter la mort,  
 Mais quelle est l'ame sublime,  
 Qui puisse éviter son sort ?  
 Et sur sa tombe chérie,  
 Qu'on grave ce trait divin :  
*Gi-gît , dont toute la vie*  
*Ne fut qu'un seul coup de vin.*

Approchez , cœurs aquatiques,  
 Sa cendre fuit devant l'eau,  
 Mais de vos faces étiques  
 Il rira dans son tombeau.  
 Des sentimens où nous sommes,  
 Qu'un chacun soit pénétré !  
 Où gît le plus grand des hommes,  
 Un Dieu doit être adoré.

---

LA LÉGÈRETÉ,  
OU  
L'AMANT MALGRÉ LUI.  
ÉPITRE A ROSIRE.

---

Dans ce siècle couleur de rose ,  
On ne fait l'amour qu'en passant ;  
Et dès qu'une fleur est éclosé ,  
On se la prête en la baisant.

---

Q U O I ! Rosire, toujours fidelle !  
Toujours sentir la même ardeur !  
Tu vas par ta flamme éternelle  
Me dégoûter de mon bonheur,  
Avisé-toi d'être cruelle ,  
A l'amour ôte sa langueur ,  
En m'amusant par tes caprices ,  
En me piquant par ta rigueur ;  
Est-on femme sans artifices :

Et n'aime-t-on qu'avec son cœur ?

A ton âge, vive et charmante,  
Jouer la sensibilité !

Fi donc ! cet avoir-là ne tente  
Que des coquettes sans beauté,  
Quand je te vis si séduisante,  
Je crus à ta légèreté ;

Françoise et qui plus est jolie,  
Quels droits à la coquetterie !  
Que la constance t'a coûté !

Par fois quelqu'infidélité  
Doit bannir l'uniformité  
D'une tendresse trop suivie,  
Dont la triste monotonie  
Feroit languir la volupté.  
Je t'engageai ma liberté

Dans l'espoir qu'une perfidie  
Oteroit vite à ma folie  
L'ennui de la captivité.

Mais point, tu m'as trompé, friponne,  
Et tu voudrais, après ce tour,  
Qui ? moi ! que je te le pardonne !  
Tu ne sais donc pas que l'amour  
Est un enfant qui déraisonne  
Dès qu'il a vieilli plus d'un jour ?  
Le Dieu qu'effarouchent les larmes,  
Et qu'endorment les tendres cœurs,

Devroit mesurer à tes charmes  
 Le nombre de mes successeurs,  
 Vois le zéphyr léger, volage,  
 Pour qui nos feux sont des éclairs,  
 Et nos sermens un badinage,  
 Sous mille et mille aspects divers  
 De ses faveurs l'heureux partage,  
 L'inconstance de ses desirs,  
 Ses jeux et son papillonnage  
 Lui reproduisent les plaisirs.  
 Serois-tu la seule des belles,  
 Près de qui l'on ne pût changer ?  
 Vraiment quand on te voit près d'elles,  
 On va jusqu'à le soupçonner.  
 Pour le malheur des infidèles,  
 Du ciel tu reçus trop d'attraits ;  
 L'Amour, en te donnant ses traits,  
 Ne t'a privé que de ses aîles.  
 Composons, de nous prends pitié,  
 De peur d'éterniser nos flammes,  
 Caches tes charmes à moitié,  
 Et demande à toutes nos femmes  
 S'il ne t'en reste pas assez ;  
 A moitié dans leurs bonnes ames  
 Tes défauts seront effacés.  
 Dans ce siècle couleur de rose,

On ne fait l'amour qu'en passant,  
 Et dès qu'une fleur est éclosé,  
 On se la prête en la baisant.  
 Suis-je trompé de mes maîtresses,  
 Vois-tu s'échapper quelqu'amant,  
 Bien fou qui s'en plaint un moment;  
 On se rappelle leurs caresses,  
 En oubliant leur changement.

Tu ris de ces légères flammes,  
 Et files bonnement l'amour,  
 Ah ! quel scandale ! chez nos femmes  
 Tu vas te perdre sans retour.

« Mais, voyez donc, quelle folie !  
 » Au jour de la coquetterie  
 » Singer encor le sentiment,  
 » Quand on s'en permet maintenant  
 » Tout au plus la superficie !  
 » Autant nous en offre un amant,  
 » En faut-il donc plus en aimant  
 » Pour faire chacun sa partie ?

Non, Mesdames, assurément.  
 » Ne plus priser l'amour volage,  
 » Croire à des mots, à des sermens,  
 » Les prendre pour des sacremens,  
 » Bon Dieu ! l'ennuyeux esclavage !  
 » Fi de ces gothiques ardeurs !

» Jouons plutôt l'amour commode ;  
 » Nous qui changeons d'adorateurs ,  
 » Comme d'habits passés de mode. »

Mépriseras-tu ces clameurs ,  
 Vîte, réforme-toi, Rosire ,  
 Prends de l'amour ce qui fait rire ,  
 Ne me retiens plus par tes pleurs ,  
 Quoiqu'ils ne sauvent ton sourire ,  
 Voile tous tes traits enchanteurs  
 Pour me soustraire à ton empire ,  
 Et je vole à d'autres ardeurs.

Mais veux-tu que toujours fidelle ,  
 Près de toi j'aime à me fixer ,  
 A mes vœux montre-toi rebelle  
 Quand tu voudrois les exaucer ;  
 T'ai-je ravi quelque baiser ,  
 Vîte, il faut jouer la cruelle ;  
 Fais semblant de le regretter ,  
 Et reprends cette bagatelle  
 Sur la bouche qui la recele ,  
 Pour que je puisse m'acquitter.  
 Que la faveur la plus légère  
 De mes efforts soit le salaire ,  
 Lorsque tu crains de te lasser  
 En cherchant trop à t'en défendre ;  
 Que j'en fasse autant pour la prendre ,

Que toi pour me la refuser,  
 Si je prétendois abuser  
 De ton amour qui temporise,  
 C'est l'instant de tyranniser ;  
 Rosire, feins d'être surprise  
 D'une faveur sans aveu prise,  
 Quand tu viens de me l'accorder ;  
 Ne crains pas même de gronder,  
 Va, je poursuivrai l'entreprise ;  
 Pleure enfin pour mieux m'exciter :  
 Rosire, après ce dernier piège,  
 Dieux ! qu'il est doux de l'emporter !  
 Garde-toi donc de m'écouter  
 Dans l'instant même où je t'assiège :  
 Laisse-moi te haïr, bouder ;  
 Mais enfin, las de t'excéder,  
 Si tu me vois lever le siège,  
 Décemment tu peux me céder.  
 Parois à la cour, à la ville,  
 Dans tes fers tout va s'arrêter ;  
 Lorsque tu peux régner sur mille,  
 Pourquoi d'un seul te contenter ?  
 D'honneur, à regret je te gronde  
 De produire si peu d'effort,  
 Mais ce qui plaît à tout le monde,  
 Pour moi seul doit-il être fait ?

EPITAPHE

---

---

É P I T A P H E

DE MESSIEURS

PILATRE DE ROSIER ET ROMAIN.

Ci-GISSENT qui, des airs franchissant la barrière,  
Et planant sur le monde abaissé devant eux,

Du trône le plus glorieux

Précipités dans la poussière,

Offrent de l'homme, au même instant,

Et la grandeur et le néant.

---

DÉCLARATION D'AMOUR  
A S O P H I E.

*L'Auteur , condamné dans un jeu de  
Société à une déclaration d'amour ,  
fit les vers suivans.*

**S**UBITEMENT il faut que je vous aime ,  
Ah! je vous vois , c'en est assez ;  
Au moment que vous paroissez  
L'impromptu se fait de lui-même.

---

LE BON MOULIN.

ÉPIGRAMME.

UN moulin dont les flots battoient en vain les  
rames ,  
Au meunier désolé faisoit dire ces mots :  
« Pour qu'il n'eût jamais de repos ,  
» Dieu ! que n'ai-je un moulin fait de langues de  
femmes !

## L'AMOUR ET L'ESPRIT.

## CHANSON.

L'AMOUR voulant quitter la terre  
 Où rien n'attiroit son encens,  
 L'Esprit alloit suivre son pere,  
 Et n'y laisser que le Bon-Sens.  
 La Raison commençoit à naître :  
 François, qu'alliez-vous devenir !  
 Mais, Zélis, tu vins à paroître,  
 Et l'on vit la raison s'enfuir.

Ah ! dit l'Amour, qu'allois-je faire !  
 Je veux rester chez les mortels,  
 Zélis sera mon sanctuaire,  
 Tous voleront à mes autels.  
 L'Esprit se dit : qu'elle est jolie !  
 A Zélis je veux me donner,  
 Si des femmes la jalousie  
 Consent à me le pardonner.

Ils se disputent cette grace,  
 Chacun veut briller dans ses yeux ;  
 Qui fut le maître de la place ?

Ces Dieux y sont restés tous deux,  
L'Auteur, abrégeant son délire,  
Finit sa fable en te nommant.  
On voit l'Amour dans ton sourire,  
On voit l'Esprit quand l'on t'entend.

E N V O I

*De cette Chanson à Mademoiselle Élise*

*Me . . . r.*

L'AMOUR et l'Esprit, par méprise,  
Sont à Thisbé dans la Chanson;  
Car l'Auteur, en voyant Élise,  
Dit qu'il s'étoit trompé de nom.

B O U T S R I M É S .

*L'Auteur , à l'âge de dix ans , présenté  
à Madame la Comtesse d' \* \* , remplit  
en impromptu , de la manière suivante ,  
les bouts rimés qu'elle lui donna.*

**P**our moi , devenez fleur , j'en serai la... rosée ;  
Où le Zéphir , afin de vous.... baiser ;  
**E**n faveur du Public , soyez livre ou.... pensée  
Si votre esprit peut y.... passer.

## ACROSTICHE

A M<sup>LLE</sup> VANDENCREUTS,

ÉTRANGÈRE.

Vous, dont les traits font régner à Bruxelles,  
 Vinsi qu'ailleurs, le Dieu le plus charmant,  
 N'espérez pas plaire aux femmes ; nos belles  
 De tant d'attraits se passoient aisément.  
 Neclipser tout, et pour fixer notre ame  
 N'avoir besoin que d'un souris léger,  
 C'est un grand tort ! Quelle étonnante femme  
 Renonceroit au droit de s'en venger !  
 En vous voyant, chacun suivra vos traces,  
 En air si doux bientôt vous trahira,  
 Tousse diront : C'est l'Amour ! c'est les Graces !  
 Sans le savoir chacun devinera,

---

LE DÉSASTRE DE MESSINE ;  
FRAGMENT D'UN OPÉRA.

C'est un Messinois qui parle.

**D**ANS ces lieux fortunés où Messine tranquille,  
Bravant l'effort du temps et des vents orageux,  
Au sein d'une plaine fertile,  
Croît, s'élève et déploie un front majestueux,  
La nuit avoit tendu ses voiles,  
Tandis que le calme des airs  
Favorisoit la clarté des étoiles,  
Et le repos de l'univers.  
Tout se taisoit. . . Déjà les rayons de l'aurore  
Couvroient de leur éclat les astres de la nuit,  
Et de l'ombre qui fuit,  
Le plus beau jour sembloit éclore.  
Tout à coup des monts d'alentour  
S'échappe, file & fuit un sourd et long murmure,  
La terre tremble . . . et toute la nature  
Voit, dans un morne effroi, naître et mourir le jour.  
Enfin d'une cime embrasée  
L'Etna donne en tonnant le signe redouté,

Et de l'aurore repoussée  
 Ses sombres feux ramènent la clarté,  
 Bientôt leurs combats terribles  
     Confondent les élémens;  
 La foudre en éclats horribles  
     Reproduit ses roulemens;  
 Des montagnes qui s'affaissent  
     Les soudains éboulemens;  
 De leurs laves qui renaissent  
     Les brûlans débordemens;  
 Des cités qui disparaissent  
     Les bruyans écoulemens;  
 Des rocs qui volent et tombent  
     Les sourds retentissemens;  
 Des malheureux qui succombent  
     Les derniers gémissemens;  
 Les vents mêlant au tonnerre  
     D'effroyables sifflemens;  
 Des flots qu'émeut leur colere  
     Les lointains mugissemens;  
 Des bois que les autans brisent  
     Les affreux bruissemens;  
 Et des volcans qui s'épuisent  
     Les profonds ébranlemens,  
 Du monde à la fois détruisent  
     Les fragiles fondemens.

Enfin , sur les débris de Messine écroulée ;  
Et de la foudre sillonnée ,  
Le jour de cent fléaux vient éclairer l'effort ;  
Ces peuples florissans , cette plage céleste ,  
Dont l'œil avec effroi cherche en vain quelque reste,  
Le ciel tonne . . au néant tout rentre, tout s'endort.  
Et tandis que l'Etna calme sa violence ,  
Nous fuyons le séjour de notre heureuse enfance ,  
Laisant régner au loin dans un affreux silence  
La mort.

---

L'HEUREUX POÈTE,  
ODE ANACRÉONTIQUE.

U N E seule fois dans la vie  
On aime véritablement ;  
Et lorsque tu parois , Délie ,  
Chacun croit être à ce moment.  
Vainement dans l'indifférence  
Je cherchai long-tems le bonheur ;  
Ce n'est qu'à ta douce présence  
Qu'il se fit sentir à mon cœur.

Ma plume perdit l'art de feindre  
Dès que je connus tes attraits :  
S'offroit-il quelque charme à peindre,  
C'est toujours toi que je peignois,  
Avois je une rose à décrire,  
A ta bouche je recourois ,  
Et j'entendois mon cœur me dire ,  
C'est la rose que je voulois.

Pour peindre une plus belle rose  
Qui semble entre des lys s'ouvrir ,

L'approchois du trône où repose  
 Celle qui agite le soupir,  
 A cette vue enchanteresse,  
 Des mains les pinceaux m'échappoient,  
 Et je baisois, dans mon ivresse,  
 Le trône que mes yeux cherchoient,

De la volupté le modele  
 Ne pouvoit qu'en toi se trouver :  
 Tu dois être faite comme elle,  
 Puisque tu la fais éprouver.  
 Pour la décrire en traits de flamme,  
 J'ignore où mes yeux la cherchoient ;  
 Mais tu sentis que dans mon ame  
 Le peintre et l'amant s'entendoient,

MADRIGAL.

## M A D R I G A L.

**D**U monde faisant le voyage,  
Amour, dans un accès de rage  
Contre ce globe infortuné,  
A périr l'auroit condamné,  
( De ses yeux il avoit l'usage )  
Si, dans sa route, il n'eût trouvé  
Rien qui méritât son hommage;  
Le tour alloit être achevé,  
Et tout menaçoit du naufrage;  
Heureusement, il vit Clévé

---

---

L'ALLEMANDE.

Chanson sur l'Air : *Vive les Fillettes.*

V I V E l'Allemande,

Et ses tours charmans !

Ils sont une offrande

De l'esprit aux sens.

D'un faux pas utile

L'air n'est point l'auteur :

Le pied n'est fragile

Qu'en suivant le cœur.

Vive l'Allemande , &c.

L'amant en cadence

Presse la beauté ,

Et pour lui commence

La réalité :

Sans que l'étiquette

Vienne le forcer

De prendre en cachette

Ce qu'on veut donner.

Vive , &c.

Cette vive danse

Règle bien le pas ;

Mais, sans qu'on y pense  
Egare le bras :  
On obtient sa grace,  
La beauté sent bien  
Qu'une main l'embrasse  
Pour le commun bien.  
Vive, &c.

Les bras se disposent  
En fleurs, en berceaux :  
Mais les yeux reposent  
Au bas des rameaux.  
Et quand l'air vous presse  
De vous détacher,  
La mémoire baisse,  
Ou semble baisser.  
Vive, &c.

## SONGE A ZIRPHINE.

UN second déluge du monde  
Avoit détruit les habitans ;  
Après le ravage de l'onde ,  
Nous restâmes seuls existans.  
Je m'imaginois à la vie  
Ne tenir par aucun lien ;  
Mais si jeune , et vous si jolie ,  
Bientôt je ne regrettai rien.  
Autrefois prude , réservée ,  
Je croyois à votre froideur ,  
Mais vous cessiez d'être observée :  
A quoi bon jouer la pudeur ,  
A quoi servoit d'être inhumaine ?  
Vous n'en retiriez plus d'honneur ,  
Et n'en aviez donc que la peine ;  
La pitié pour l'espece humaine  
Vous gagnant , je restai vainqueur ,  
Et remerciai la nature  
De me rendre , dans mon malheur ,  
Utile à la race future ,  
Et votre seul consolateur.  
Pour me montrer digne de l'être ;

J'allois répeuplant les déserts ;  
 Mais, suivant vous, toujours quelque être  
 Manquoit encore à l'univers ,  
 A chaque animal raisonnable  
 Que de nous il voyoit sortir ,  
 Espérant trouver son semblable ,  
 J'entendois un âne applaudir.  
 Vous me disiez : mon cher Antoine ,  
 Que j'aime cet éloge-là !  
 Hélas ! je produisis un m . . .  
 Et l'âne joyeux m'écouilla.

## LE COQ ET LE MIROIR ;

F A B L E.

*L'Auteur, à l'âge d'onze ans, ayant reçu un habit de son pere, fit cette Fable pour l'en remercier, et lui faire entendre qu'il avoit encore besoin d'un chapeau.*

UN jeune coq se vit dans un miroir,  
 Et fut charmé de son nouveau plumage :  
 Qu'il est joli ! ce verd-eau, ce brun-noir  
 Me vont au mieux, dit-il en son langage,  
 Ah ! que parmi les poules du canton,  
 T'inspirerai d'amour, de jalousie !  
 Je vais couler la plus heureuse vie  
 Par mon esprit, mon allure et mon ton.  
 O Jupiter ! pour mon cœur quelle fête !  
 Vois mes transports, entends mes joyeux cris :  
 Car de nos Coqs, pour être l'Adonis,  
 Je n'ai besoin que d'une simple crête,

---

C H A N S O N

Sur l'Air : *Quand Louis , &c.*

*L'Auteur , à l'âge de douze ans , fit  
cette Chanson pour la fête de son  
pere.*

**D**ANS un tel jour , souvent l'usage  
Conduit à faire un compliment ;  
Mais pour te rendre mon hommage ,  
Je ne suis que le sentiment.  
Si d'autres tiennent mon langage ,  
Mon nom doit-il être oublié ?  
Ah ! si je suis petit par l'âge ,  
Je suis bien grand par l'amitié !

I M P R O M P T U

A MADEMOISELLE C\*\*\*,

*Qui trouvoit l'Auteur trop jeune , à dix  
ans , pour être son Amant.*

A tout âge le cœur est tendre,  
Quand il s'agit de vous aimer ;  
Vous avez trop pour enflammer,  
Et j'ai trop peu pour entreprendre.

I M P R O M P T U  
S U R U N C A M A R D .

*L'Auteur , à l'âge de douze ans , prié  
par un Camard ironique de lui faire  
des vers , lui répondit par cet Im-  
promptu.*

Ses traits seuls sont pour l'épigramme,  
Dieu montre à nos sens étonnés  
Toutes les vertus dans son ame,  
Et tous les défauts dans son nez.

## ÉPITAPHE DE M....

*Fameux par son esprit , mais moins que  
par sa saleté.*

CY git que , sous cette riviere ,  
On enterra très-prudemment ,  
Pour qu'il pût , sans sa crasse entiere  
Paroître au jour du jugement.  
Foible dès l'âge le plus tendre ,  
Il eut le secret de vieillir ,  
La mort ne sachant où le prendre ,  
Dans la crainte de se salir.  
Les vers de son heure fatale  
Vainement s'étoient réjouis ,  
Ils comptoient pourrir son corps sale ,  
Mais c'est lui qui les a pourris.  
On dit , au surplus , que sa Biere  
De ses habits le moins crasseux ,  
Fut construite des ongles creux  
Qui , depuis qu'il vit la lumiere ,  
Alongerent ses doigts rouillés  
Jusques à son heure derniere ,  
Sans qu'il les eût jamais taillés.

## I M P R O M P T U

*Fait en entendant chanter Madame \*\*\*.*

L E s sirènes sont des merveilles ;  
Ulysse ferma ses oreilles ,  
Craignant leurs chants voluptueux :  
Mais elles n'étoient point pareilles  
A celle qui brille en ces lieux ;  
Car, pour n'en pas être amoureux ,  
Tout en se fermant les oreilles  
Il faut encor fermer les yeux.  
Heureux d'avoir un cœur sensible ,  
Quand elle charme ces deux sens ,  
Près d'elle, au lieu d'être impassible ,  
On les voudroit tous agissans.

## ÉPITRE A ZÉMIRE.

QUI ? Vous, conquérante adorée,  
Vous abandonnez nos remparts !  
A-t-on jamais vu Cithérée  
Craindre la présence de Mars.  
Que redouter avec vos charmes ?  
Amour pour vous eût combattu ;  
Le bras pose bientôt les armes ,  
Lorsque le cœur se sent vaincu,  
Églé fuyoit le Dieu Zéphire ;  
Il la suivit et fut vainqueur :  
La poursuite peut me séduire ,  
Si sa fin plaît à votre cœur.  
Du moins, en volant sur vos traces ;  
Formerois-je un plus beau dessein ?  
Il ne suivit qu'une des Graces ,  
Moi j'en poursuiverois tout l'essaim,  
Malgré la patrie et la gloire ,  
Parlez , et je cede en ce jour  
Tous les lauriers de la victoire ,  
Pour un seul myrthe de l'amour.

SECONDE

## S E C O N D E É P I T R E

A L A M Ê M E.

Q U'ENTENDS-JE ? charmante guerriere,  
On m'a trompé, vous suivez Mars ;  
Jamais vos coups pourront-ils faire  
Ce que fait un de vos regards.  
Ah ! fuyez au lieu de combattre ;  
Diomedé blessa Venus :  
Si vous imitez Cléopâtre ,  
Tous nos guerriers seroient vaincus :  
De vous trouver aussi jolie ,  
Que de Belles vont enrager !  
Pardonnez-leur la calomnie ;  
Il est si doux de se venger !  
Quelque climat qui vous arrête ,  
Tout vous sera bientôt soumis :  
La beauté , par droit de conquête ,  
Peut regner dans tous les pays ,  
Trop fortuné , jeune Zémire ,  
Si votre cœur donne en partant  
Au Poëte un tendre sourire ,  
Un léger soupir à l'amant.

IMPROMPTU

*Fait à la toilette d'une jolie Femme,  
qui me demandoit des vers sur ses  
dents.*

**D**ANS tes attraits, point de métamorphose,  
Tu ne gagnes au changement  
Que quand ta bouche, de fleur rose,  
Devient rose blanche en s'ouvrant.

---

L A R O S E ,  
ODE ANACRÉONTIQUE:

O B J E T qui fixe le zéphire ,  
Image du bouton vermeil  
Qu'offre la bouche de Rosire ,  
Dans le silence du sommeil !

Ton amant , du bout de son aile ,  
A ma Rosire ouvre ton sein ;  
Mais quelle fleur paroît belle ,  
En restant si près de son teint !

L'heureux séjour où tu reposes ,  
Pour toi ne peut être nouveau ;  
Si tu naquis entre des roses ,  
Tu n'as pas changé de berceau ,

A l'éclat dont Rosire brille ,  
A son haleine , à ses couleurs ,  
Elle est aussi de la famille ,  
Si toutes les roses sont sceurs ,

Tu ne jouis que d'une aurore ;  
Mais est-il un destin plus doux !

Sur le cœur de ce que j'adore  
Ta mort même fait des jaloux.

Quoique tu sois bientôt flétrie,  
Que ne puis-je, charmante fleur,  
Donner tout un siècle de vie  
Pour le moment de ton bonheur!

Permits que je baise, ô Rosire!  
La rose qui pare ton sein;  
Trop heureux si, dans mon délire,  
Le baiser s'égaré en chemin.

V E R S

*Mis au bas d'un Tableau qui représente  
un voluptueux souffrant, dont le corps  
est rongé de vers.*

**A**PÔTRE de Vénus, qui, lassant la nature,  
Dans d'horribles excès voit la félicité,  
Mon cadavre vivant t'apprend ce que procure  
La rose de la volupté.  
Des Circés qui me séduisirent,  
Abhorres les honteux plaisirs,  
En songeant toujours qu'ils attirent  
Autant de vers que de desirs.

V E R S

*Mis au bas du buste de M. V... le père.*

Ses vertus, ses talens, et leur sublime usage  
Prouvent que l'Éternel fit l'homme à son image.

---

EPIGRAMME

Sur un Ouvrage intitulé : Les Glaciers, &c.

... N o u s dit ingénument ,  
Que ses ouvrages éphémères  
Sont du génie un monument.  
Touchant les nouvelles matieres  
Dont il traite un peu longuement ;  
Voici quel est mon sentiment :  
Rien n'est plus *froid* que *les Glaciers.*  
On croit ces monts communément  
Aussi hauts que les Cordillieres ;  
Voici quel est mon sentiment :  
Rien n'est si *plat* que *les Glaciers.*  
On croit ce voyage amusant ;  
Mais de ce préjugé vulgaire  
... Nous détrompe aisément :  
Rien n'est plus *sec*, plus *fatigant*  
Que le voyage des *Glaciers.*

---

É P I T R E  
DE L'AUTEUR MOURANT  
A D É L I E.

C E L U I qui, près de son amante,  
Naguères se croyoit un Dieu,  
Aujourd'hui, d'une voix mourante,  
Vient lui dire un dernier adieu,  
Le dernier ! puis-je l'entreprendre !  
Ne plus te voir , ne plus t'entendre !  
Et mes tourmens s'exprimeront  
Dans la tombe où je vais descendre !  
Tes yeux bientôt me chercheront ;  
Au lieu de l'amant le plus tendre,  
Quels restes à toi s'offriront !  
Et sur mon insensible cendre,  
Que de pleurs en vain couleront !  
Il faut nous quitter , ô Délie !  
Que l'on souffre un cruel enfer,  
Lorsqu'il ne nous reste de vie  
Que pour sentir ce que l'on perd !

Au fleuve d'oubli je vais boire ,  
 Sans que jamais de ma mémoire  
 Ton image puisse sortir ;  
 Que dans son onde aillent finir  
 Tant de projets de vaine gloire !  
 La mémoire n'est un plaisir  
 Qu'en conservant ton souvenir,  
 Déjà dans mon ame affoiblie  
 Passe le calme de la mort ,  
 Déjà ta présence chérie  
 N'y causeroit plus de transport !  
 Hélas ! lorsque sur la nature  
 Le printems verse ses faveurs ,  
 Des Zéphirs quand l'haleine pure  
 Promene le parfum des fleurs ,  
 Et que l'éclat de leurs couleurs ,  
 Des ruisseaux le touchant murmure ,  
 Des bois la nouvelle parure ,  
 Des oiseaux les accens flatteurs ,  
 Des champs la riante verdure  
 Au plaisir invitent les cœurs ;  
 O mort ! tu me prends pour victime ,  
 Si jeune encore tu m'engloutis !  
 Et quand tout renaît , tout s'anime ,  
 Seul , hélas ! je m'anécantis.  
 Abyme , éternité terrible .

Affreux néant qui me poursuit,  
 Que mon cœur n'est-il insensible  
 Lorsqu'il s'enfonce dans ta nuit !  
 Où fuir l'angoisse qui me tue !  
 Hélas ! quand notre heure est venue ,  
 La vie est un balon léger ,  
 Dont le Nocher , l'ame éperdue,  
 Entend le fond se déchirer ;  
 Tandis que la mer , à sa vue ,  
 Ouvre son gouffre redouté ,  
 Image de l'éternité ,  
 La mort se montre à chaque issue ;  
 Ets'il veut s'élancer en bas ,  
 Il croit, dans l'onde qui remue ,  
 Du spectre distinguer les bras.  
 Aux approches de la vieillesse ,  
 Quand l'ame reste sans desir ,  
 Mourir , c'est perdre une maîtresse  
 Vers qui l'on ne fait que languir ;  
 Mais lorsqu'au printems de la vie ,  
 De tous ses charmes embellie  
 La nature , à notre folie  
 Offre les agrémens divers  
 D'une amante jeune et chérie ,  
 Mourir , c'est perdre l'univers !  
 Sur la fosse que l'on me creuse

Bientôt l'herbe repoussera ;  
Et d'une voix mélodieuse  
Le rossignol y chantera ,  
Dans la nuit, sa plainte amoureuse ;  
Ma couche au matin recevra  
Le tribut des pleurs de l'aurore ;  
Du jour l'éclat ne s'enfuira  
Que pour y revenir encore.  
Les royaumes seront couverts  
De l'onde qui bat leurs rivages ;  
D'autres empires , d'autres plages  
Viendront embellir l'univers :  
Dans son enceinte enchanteresse  
De nouveaux astres brilleront ;  
Autour d'un monde sans vieillesse  
Les siècles s'accumuleront ;  
Et quand des beaux jours de l'année  
Les êtres en paix jouiront ,  
Quand sur ma tombe abandonnée  
Quelques amans folâtreront ,  
Au sein de ma froide poussière  
Nul sentiment ne rentrera.  
Tout doit renaître sur la terre ,  
Et je resterai toujours là !  
Toujours dans cette fosse vile !  
Et dans un tems illimité ,

Je n'aurai , pour dernier asile ,  
 Qu'un creux par les vers habité !  
 En vain des bords de cet abyme  
 Je me détourne épouvanté ;  
 J'entends sonner pour sa victime  
 L'horloge de l'éternité ,  
 Dont l'aiguille , prompte courrière ,  
 Sans revenir marque les jours ,  
 Et dont la verge balancière  
 Répète à mon heure dernière ,  
 Toujours , jamais , jamais , toujours.  
 En vain mon ame défaillante ,  
 Tâchant de vaincre son effroi ,  
 Demande à l'Ange qui , pour moi ,  
 Remonte l'horloge effrayante ,  
 L'heure où , pour l'ame pénitente  
 L'enfer perdra sa cruauté ;  
 L'heure ? répond sa voix tonnante ,  
 L'éternité ! L'éternité !

Amour , illusions , folie ,  
 Doux sentimens , brûlans desirs  
 Qui , nés d'un regard de Délie ,  
 Semiez les roses des plaisirs  
 Sur la carrière de ma vie ;  
 Sexe léger , sexe charmant ,  
 Vous qui , dès ma plus tendre aurore ,

Me

Me trompâtes si joliment ;  
 Et dont je devrois maintenant  
 Bannir le souvenir touchant ;  
 Mais qui nous possédez encore  
 Tant qu'il nous reste un sentiment,  
 Vous, qu'à la fleur de ma jeunesse,  
 Je suis obligé de laisser,  
 Comme un amant plein de tendresse,  
 Qui meurt aux pieds d'une maîtresse  
 Dont il n'eut encor qu'un baiser !  
 Que ne puis-je des destinées  
 Fléchir quelque tems le courroux !  
 A-t-on jamais assez d'années,  
 Quand on les passe aimé de vous !  
 Que ne puis-je revivre encore,  
 Pour donner à ce que j'adore,  
 Tous les momens que j'ai perdu !  
 Ce n'est qu'en tes bras, ma Délie,  
 Qu'oubliant les maux de la vie,  
 Je me souviens d'avoir vécu.  
 Gloire, trompeuse renommée,  
 Tes prestiges et ta fumée  
 Trop long-tems ont su m'abuser :  
 Ton bruit, ta voix enchanteresse  
 Valent-ils un léger baiser  
 De l'objet qui nous intéresse ?

Ah ! plus que pour ta fausse ivresse ,  
 Et les grandeurs et la richesse ,  
 Je voudrois m'immortaliser  
 Pour un souris de ma maîtresse ;  
 S'il m'étoit permis d'y penser ,  
 On sent arriver la sagesse

Au moment où l'on va passer.

Adieu ! j'abandonne la vie ;

Quand tu me liras , ô Délie !

Des seuls vers je serai l'espoir ,

Et sur ma planche mortuaire

L'éternité viendra s'asseoir.

Quatre ais , quelques pieds de poussière

Bientôt vont être tout mon bien ;

Sourdement autour de ma bière ,

L'on entendra tomber la terre . . .

Et puis l'on n'entendra plus rien.

Quels accens ! quelle voix touchante

Me réveille au sein du trépas !

Viens si c'est toi , viens mon amante !

Que je connoisse à tant d'appas ,

Si , réchappé des rives sombres ,

Je me trouve encore ici bas ;

Et que j'éprouve dans tes bras ,

Si nous ne sommes point des ombres ?

Grands Dieux ! ce n'est pas une erreur ;

Délie , à ta douce influence ,  
 Je sens renaître dans mon cœur  
 Le vrai principe du bonheur ,  
 Et le sentiment enchanteur  
 D'une plus heureuse existence.  
 Aux accens plaintifs de ta voix  
 La mort même s'est attendrie ,  
 Dispose seule , ô ma Délie !  
 Des nouveaux jours que je te dois.  
 Désormais , sentant mieux l'usage  
 D'un temps qui nous fuit sans retour ,  
 Consacrons la moitié du jour  
 A folâtrer avec l'amour ,  
 Et l'autre à parler son langage ,  
 Ne pratiquant que les leçons  
 De nos Dées adorées ,  
 Profitons des réflexions  
 Que le trépas m'a suggérées ;  
 Et que sans regret , sans desir ,  
 En abandonnant la lumière ,  
 Nous ne puissions nous repentir  
 D'avoir laissé dans la carrière  
 Un seul instant sans en jouir.  
 Avec l'âge , le jour s'avance  
 Où le cœur , digne de pitié ,  
 Pour se consoler de l'absence

D'un Dieu rarement oublié ,  
Se dit d'un ton d'insouciance :  
Il est si peu de différence  
Entre l'amour et l'amitié :  
Dès que ce Dieu prendra la fuite ,  
Tombeau , remplaces-le bien vite ,  
Je serai mort plus d'à moitié.

# LE RETOUR,

O U

ENVOI A ROSIRE DE ZÉLIS,

R O M A N C E

*Pour les Femmes sur le retour du pays  
de la beauté.*

---

L'amour-propre, malgré les rides,  
Reste toujours dans son printems.

---

LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO



# LE RETOUR,

O U

ENVOI A ROSIRE DE ZÉLIS,

R O M A N C E.

**E**ST-IL une Beauté flétrie  
Qui voulût répéter mes chants !  
L'aveu de n'être plus jolie  
Coûte trop d'efforts à trente ans,  
Et demande encor bien du tems  
En dépit des glaces perfides,  
Et de la fuite des amans.  
L'amour-propre, malgré les rides,  
Reste toujours dans son printemps.  
De sa figure un peu vieillie  
Quelle femme parle tout haut ?  
Hélas ! on est trop son amie  
Pour lui trouver aucun défaut.  
Mais toi, jeune et belle Rosire,  
Qui séduir le cœur par ta voix,  
Et l'enchaîne par un sourire,  
Tandis que ton joli minois  
Offre les roses du bel âge,

Plains ma Zélis dans son étés  
 Et que ton chant me dédommage  
 Du silence de la beauté ,  
 Qui craint, en tenant son langage ,  
 D'en trop sentir la vérité.

Après d'une aimable figure  
 Que le tems n'est-il arrêté !  
 Le plus beau don de la nature  
 Devroit en être respecté :  
 Rösire, que tu serois sûre  
 D'une heureuse immortalité !

On trouve tant d'infortunées  
 Dont les appas ne disent rien ,  
 Et qui ne paroissent créées  
 Que pour être femmes de bien !  
 O tems ! ne suis donc que leurs traces :  
 Eh ! que peux-tu leur enlever ;  
 En omettant quelques grimaces ,  
 Qui singent platement les graces ,  
 Et les feroient toutes sauver ?  
 Mais ces êtres faits pour séduire ,  
 Et pour embellir les plaisirs ,  
 Pourquoi bornes-tu leur empire  
 Sans borner aussi leurs desirs ?  
 Que t'a fait la beauté touchante  
 Qui, chaque matin , tristement ,

Vient dans sa démarche dolente ,  
 Vers une glace désolante ,  
 S'examiner nonchalamment ,  
 Pour découvrir quel agrément  
 Est parti la nuit précédente !  
 Dans ses regards, dans son maintien ,  
 On tâche d'être encor nouvelle ,  
 Et l'on veut si fort être belle ,  
 Qu'on finit par être *assez bien*.  
 Si quelque ride le demande ,  
 L'art complaisant vient au secours :  
 On sait rappeler les amours  
 Par des attraits de contrebande.  
 On place un minois de vingt ans  
 Sur une taille de quarante ,  
 Et l'on fait reculer le tems  
 Qui bronche bien à la descente,  
 Telle, sur un frais canapé,  
 L'œil de ses charmes occupé ,  
 La jambe à tout hazard errante ,  
 Et le corps à demi jetté  
 Dans l'attitude séduisante  
 Où repose la volupté ,  
 Se contemple une Présidente ,  
 Auprès d'un amant écouté.  
 Sa coquetterie indulgente

Sourit à l'aspect déguisé  
 D'une mâchoire qui s'édenté  
 Sous un teint par semestre usé ;  
 De cheveux , non , d'une perruque  
 Car la nature en fit les frais  
 Sur quelque malheureuse nuque ;  
 D'un corps qui ne tiendra jamais  
 Ce que promet à sa conquête  
 La fraîcheur de ses autres traits ,  
 Et d'un sein qui bat en retraite.

Trompe qui peut ! De vieux attraits  
 Ne le sont qu'auprès de Cythere :  
 Vive le peuple où l'art de plaire  
 Peut s'acheter à moindre frais !  
 Où tout se donne à l'apparence  
 Bien plus qu'à la réalité :  
 On ne pouvoit trouver qu'en France  
 L'art de farder la vérité.

Des ans les douloureux ravages  
 Peuvent produire un bon effet  
 Sur quelques Bellestrop sauvages ,  
 Qui , pour la rareté du fait ,  
 Se donneroient l'air d'être sages.  
 Amour-propre , légèreté ,  
 Tout : jusques à la raison même ,  
 Se pardonne à l'objet qu'on aime ,

Et s'embellit de sa beauté.  
 Rien ne sied tant que la folie  
 A l'âge le plus regreté,  
 Le plus fugitif de la vie ;  
 Et quand on est jeune et jolie,  
 Rosire, on peut, en sûreté,  
 Aller jusqu'à la perfidie ;  
 Un mor, un regard de seize ans  
 Balance toute tromperie,  
 Et ramene lessots amans.  
 Mais, quand de son premier visage  
 On n'a plus que le souvenir,  
 Et que l'on voit s'évanouir  
 Le songe doré du bel âge ;  
 Quand des dix le trio fatal,  
 Plus haï que celui des Parques,  
 Sur un front bientôt inégal  
 Imprime ses pesantes marques,  
 L'on commence à s'humaniser,  
 A sentir qu'un oeil qui s'éraïlle  
 Est peu propre à tyranniser ;  
 Que d'une respectable taille  
 On est peu tenté d'abuser,  
 Qu'il faut, moins froide et retenue  
 A l'égard des cœurs inconstans,  
 De ce qu'ils perdent pour la vue,

Dédommager les autres sens.

Je pardonne à Zélis ses larmes,  
 Elle pouvoit te ressembler,  
 Le moyen de se consoler  
 De la perte de tant de charmes !  
 Dans peu, que tu le sentiras !  
 Aux femmes dois-tu faire envie ?  
 Si l'amour te fit plus jolie,  
 Plus qu'aucune tu pleureras,  
 Puisque toi-même, ô ma Rosire !  
 On cessera de t'adorer ;  
 Puisque tu dois bientôt pleurer  
 Tout, jusqu'à ton charmant sourire,  
 Saches profiter de l'empire  
 Qu'Amour a daigné t'accorder,  
 En jouissant de son délire,  
 Et puissé-je long-tems t'aider !

Le plaisir est un nuage  
 Qui, sur l'aile des amours,  
 Vient du printems de notre âge,  
 Faire éclore les beaux jours.  
 A sa vapeur délectable  
 Disparois, triste raison !  
 La pluie est si peu durable,  
 Et le tems sec est si long !

VERS

## LA FEMME V E R S

A M L L E S S . . . . E T B . . . .

*En leur envoyant une Chanson intitulée :*  
*Un pied de nez.*

V O U S dont l'esprit et les graces naïves  
 Font l'ornement du nom *Représentant* ,  
 Si dans la suite on vous voit *Négatives* , } (\*)  
 Ne le soyez jamais pour votre amant ?  
 De la raison vos yeux troublent l'empire ,  
 Pour mériter votre charmant sourire  
 J'eusse suivi des partis erronés :  
 Chantez pour moi des vers qu'amour inspire,  
 Pour mes rivaux gardez un *pied de nez*.

(\*) *Noms des deux partis qui partagent Genève.*

---



---

 LA FÊTE DE L'AMOUR.

Pour fêter le Dieu de Cithere  
 Les Graces s'unirent un jour ;  
 Il étoit haï sur la terre,  
 Autant qu'on peut haïr l'Amour.

L'ennui seul habitoit la terre,  
 On n'y parloit plus de l'Amour ;  
 Pour fêter le Dieu de Cythere,  
 Les Graces s'unirent un jour.  
 Avec nos charmes, dirent-elles,  
 Formons un objet enchanteur ;  
 Vers lui qu'Amour perde ses ailes,  
 Et croye adorer notre sœur.

L'une lui donna son sourire,  
 Les deux autres tous leurs appas ;  
 Ceux qu'elle eut, comment les décrire !  
 Ou trouver ceux qu'elle n'eut pas ?

Triomphe amour, dirent les Graces,  
 C'est notre port, nos yeux, notre air ;  
 Quand tu voudras suivre nostraces,  
 Notre enseigne sera *Neclair*.

Pour te soumettre tous les sages,  
Nous l'avons formée en ce jour :  
C'est le plus beau de nos ouvrages,  
Et le plus digne de l'Amour.

Ce Dieu, plus habile que Flore,  
Pressa Neclair contre son sein,  
Et par ses baisers fit éclore  
Toutes les roses de son teint.

Roses d'amour, roses charmantes,  
Heureux l'amant qui baisera  
La tige où vous restez naissantes !  
Plus heureux qui vous fanera !

## MADRIGAL.

L'ART à l'Amour vantoit son imposture,  
Sans moi, lui disoit-il, n'aïtrois-tu nulle part!  
Chez toutes les beautés je pare la Nature,  
Amour fit de *Toinot* la taille, la figure,  
Et la Nature para l'Art,

---

L E S E R I N ,

O U

LES AMOURS DE DOUZE ANS ;

É L É G I E .

P E T I T Serin ,  
Que mon Lubin  
Pour sa Délie  
Avoit nourri ,  
Oiseau chéri  
Il m'a trahie ,  
Fuis avec lui .  
Plus de la vie  
Ne songerai  
A l'insensible :  
Ah ! j'en mourrai ,  
Du moins ferai  
Tout mon possible ;  
Mais que le cœur  
De ce trompeur

G ij

Jamais n'oublie

La perfidie

Dont expira

La jeune amie

Qui tant l'aima !

Fuis, du volage

Plus rien n'aurai,

Plus ne verrai

Depuis sa cage,

Sauter sans fin

Petit Serin

Sur mon corsage

Et sur ma main;

Soir et matin

Couvrir mon sein

De son plumage,

De maint larcin

D'un brin d'herbage

M'offrir l'hommage,

Me becqueter,

Me chuchoter,

Faire l'aigrette

Demon chapeau,

Ou le pomeau

De ma houlette;

Là, s'arrêter

Pour y chanter  
Son esclavage,  
Et répéter  
Dans son ramage  
Je t'aimerai,  
Te chérirai.  
Tant doux langage  
Qu'ingrat Lubin  
Nous fit entendre  
D'un ton si tendre,  
Que ce lutin  
Né put l'apprendre  
Qu'à mon Serin.  
Fleur printannière  
Dont mon Lubin  
Para le sein  
De sa bergère,  
Que ta fraîcheur,  
Ta douce odeur  
Savoient me plaire !  
Belle d'un jour,  
Qui du volage  
Me peint l'image,  
Rose d'amour,  
Il se dégage,  
Quitte mon cœur

Où ta verdure  
Plus long-tems dure  
Que son ardeur.  
Après ma vie,  
Perit Serin,  
Porté à Lubin  
Rose flétrie  
Dans son matin,  
Pour qu'il n'oublie  
Qu'ainsi passa  
La jeune amie  
Qui tant l'aima.  
Séjour champêtre  
Où, sans Lubin,  
Heureux destin  
Ne peut plus être ;  
Petit jardin,  
Paisible rive  
Que frappe en vain  
Ma voix plaintive ;  
Simple réduit  
Où ma tendresse  
Cherche sans cesse  
Paix qui la fuit ;  
Joli bocage  
Où de mon cœur

Le séducteur  
M'apprit l'usage,  
Perdez vos fleurs  
Et votre ombrage,  
Soyez l'image  
De mes douleurs.  
Enchanteresse  
Qui répétoit  
Douce promesse  
Qu'il me faisoit,  
Echo sensible,  
S'il est possible,  
Qu'il vienne ici,  
Redis-la lui,  
Pour qu'il n'oublie  
La perfidie  
Dont expira  
La jeune amie  
Qui tant l'aima!  
Mais sur ma tombe  
S'il vient gémir  
Au repentir  
Qu'il ne succombe!  
Oiseau fidele,  
Quittes Lubin,  
Fuis, et que rien

Nelui rappelle  
Avec douleur  
Que l'infidèle  
Eut de mon cœur  
A sa présence  
Premier desir ,  
A son absence  
Dernier soupir.  
Douce prairie ,  
Aimable lieu ,  
Reçois l'adieu  
De ton amie !  
Adieu Serin ,  
Pauvre orphelin !  
De ton destin  
Mon cœur frissonne ;  
Qu'est-il besoin  
Qu'on s'abandonne !  
Un jour , hélas !  
Peusse peut-être  
Vu ton trépas ,  
Quelici bas  
Peut toujours être !  
De tout humain  
Les noires Parques  
Causent la fin ,

Des grands monarques

Et du Serin.

Dans tout boecage,

Hélas ! bientôt

De bas en haut ,

De saut en saut ,

Sur ton feuillage

Tu gémiras ,

Voltigeras ,

M'appelleras ,

Et chercheras

En vain mes pas ;

Il m'a trahie ,

Plus de la vie

Plus ne verras ,

Ne baiseras

Ta douce amie ,

Plus ne vivras.

---

---

EPITRE A CORINE,

*Qui me demandoit des informations sur  
le Diable.*

DANS le cœur d'Eve descendu ,  
C'est lui qui porta notre mere  
A donner le fruit défendu ,  
De ce fruit qu'on ne défend guere ,  
Et dont le goût n'est pas perdu ,  
Mais qui , depuis notre heureux pere ,  
Est bien moins donné que vendu .  
Hélas ! pardonnons leur l'affaire :  
Qui d'entre nous n'a pas mordu ,  
Ou du moins ne l'a voulu faire !  
Satan, dit-on , doit nous punir  
Des plus doux péchés de la vie ,  
De ceux auxquels il nous convie .  
Mais , auprès de toi , je l'oublie ,  
Dussé-je un jour m'en repentir :  
Si l'amour est une folie ,  
L'on perd à s'en ressouvenir .  
Corine , Satan suit tes traces  
Pour se parer de tes attraits ,

Et

Et l'on ne croit voir que les Graces ,  
 Quand il nous séduit sous tes traits ,  
 Dût-on s'y perdre, son empire  
 Plaît tant sous cette forme-là ,  
 Qu'on ne peut s'empêcher de dire :  
 Le joli diable que voilà !  
 De la jeune et simple bergere  
 Il cause le premier soupir ,  
 A sa voix son humeur légère  
 Bientôt ne fait plus que languir .  
 Le feu dont son teint se colore  
 Auprès de l'amant écouté ,  
 Montre que son cœur qui s'ignore,  
 Imagine la volupté,  
 Son sein qu'embellit mainte rose ,  
 Dont l'on veut être le zéphir ,  
 Offre un trône où Satan repose  
 Sous l'apparence du plaisir .  
 En vain de vivre sans foiblesse  
 Suis-je quelquefois résolu :  
 Qui ne perdrait de sa vertu  
 Pour un baiser de ma maîtresse !  
 L'aspect seul de tes traits charmans  
 Donne des sens à la sagesse .  
 Tes caprices, tes changemens ,  
 En toi, si souvent tout me blesse !

Je te jure que mon cœur cesse . . .  
 Mais ma colere et mes sermens ,  
 Rien ne tient contre une carresse ;  
 Et , si , pour calmer mon ivresse ,  
 J'évite Satan dans tes yeux ,  
 Il se reproduit sur ta bouche :  
 Puis-je l'y fuir , rien ne le touche ,  
 Ailleurs il me tente encore mieux .  
 Tel est ce roi des rives sombres ,  
 Souviens-toi que , dans son manoir ,  
 Nous ne sommes plus que des ombres  
 Sur qui l'Amour est sans pouvoir .  
 Je préfère à ces lits de flammes  
 Ce bas monde avec tous ses torts :  
 On y voit bien des corps sans ames ,  
 Mais non pas des ames sans corps .  
 Amour ! dès ma plus tendre aurore ,  
 Si je te résistai jamais ,  
 Aux genoux de ce que j'adore ,  
 Ecoute les vœux que je fais .  
 Pour acquérir le nom de sage  
 S'il faut vivre sans passions ,  
 Et renoncer à l'esclavage  
 De tes douces illusions ;  
 Si tout ce que mon cœur envie  
 Du Diable est une trahison ,

Puissé-je ne voir la folie  
 Qu'où d'autres placent la raison ?  
 Quand les glaces de la vieillesse  
 M'ôteront jusques aux desirs ;  
 Lorsque toi-même, ô ma maîtresse !  
 D'un cœur où tu vivras sans cesse,  
 Tu n'auras plus que des soupirs :  
 Même alors, boudant ma sagesse,  
 Je pourrai tirer vanité  
 De mépriser la douce ivresse  
 Des plaisirs qui m'auront quitté.  
 Mais, avant de fuir par foiblesse,  
 La rose de la volupté,  
 Qui grisonne après la jeunesse,  
 Daignes m'aider à la cueillir :  
 Du moins un jour, près de Corine,  
 S'il ne m'en reste que l'épine,  
 Je jouirai du souvenir.

---

---

LA DESTRUCTION DU MONDE.

O D E

Sur l'Air d'Orphée : *Objet de mon amour.*

LE Dieu de l'univers  
Aux élémens divers  
Se fait entendre ;  
Il l'appelle , ô néant !  
Dans ton gouffre effrayant  
Tout va se rendre.

Le jour fuit . . . les éclairs  
Brillent seuls dans les aîrs ,  
La foudre gronde ,  
Et l'autan furieux ,  
De l'enfer jusqu'aux cieux ,  
Souleve l'onde.

Frémissez , vils mortels !  
Sous vos pas criminels  
Le monde croule ;  
Une laye de feux

De son sein sulphureux  
Jaillit et coule.

La mort regne . . . sa main  
Plonge le genre humain  
Dans le Tartare :  
Tout ressent sa fureur ,  
Et présente l'horreur  
Du noir Ténarc.

Les monts sont renversés ,  
Les enfers écrasés  
Vont se dissoudre ,  
Et les astres troublés  
Dans les cieus ébranlés  
Tombent en poudre.

Tout s'appaise et se tait . . .  
Ton empire renaît ,  
Vaste silence . . .  
Et l'univers détruit  
Abandonne à la nuit  
Son orbe immense.

Que d'astres éclatans  
Ceints, par la main du temps,



O D E

A L'EMPEREUR JOSEPH II.

**S**OLEIL qui , dans le cours de ta vaste carrière ,  
Dispense à l'univers la vie et la lumière ;  
Gloire du firmament qui , fier de ta splendeur ,  
Nous semble à ton aspect ouvrir sa profondeur ,  
Source de flamme pure ,  
Dont le front radieux  
Annonce à la nature  
Le monarque des cieux !

Ainsi que toi , formé pour éclairer le monde ,  
Quand tu sors rayonnant du vaste sein de l'onde ,  
Des ombres de la nuit éclaircissant l'horreur ,  
**J**OSEPH leve à nos yeux les voiles de l'erreur ,  
Pour entendre l'hommage  
De la postérité ,  
Que n'a-t-il en partage  
Ton immortalité !

Fantôme révéré de la foiblesse humaine,  
 Qui courbas l'univers sous le poids de sa chaîne,  
 Et pour régner sur eux fis oublier aux Rois  
 Que le droit de penser est le premier des droits !

En vain ta tête altière  
 Se cachoit dans les cieus,  
 De ta grandeur première  
 L'éclat fuit à nos yeux.

Assez long-tems tu sus, guidé par l'imposture,  
 Avilir ton semblable et tromper la nature ;  
 Tu fis assez long-tems d'un être juste et bon  
 Mentir le caractere et détester le nom ;

Rentre dans la poussiere,  
 Puisque l'humanité  
 Veut un Dieu de lumiere,  
 Et non d'obscurité.

Conquérans qui cherchez les champs de la victoire,  
 Est-ce à verser le sang que consiste la gloire ?

Héros à qui ce nom n'offre que trop d'attraits ;

Le repos de JOSEPH éclipse vos hauts faits.

Pleins de sa noble flamme ,

Si vous suivez ses pas ,

Vous serez grands par l'ame ,

Et non par votre bras.

Bravant tous les travaux quand ton esprit s'éclaire ,

Digne émule d'un Czar , tu parcourus la terre ,

N'imitant pas des rois qui , fiers de dominer ,

Crurent qu'un nom puissant suffit pour gouverner.

L'orgueil du rang suprême

Fit toute leur grandeur :

De toi le diadème

Emprunte sa splendeur.

Tu triomphes enfin douce philosophie ,

JOSEPH donne l'exemple , et l'Espagne affranchie

Renverse un tribunal qui , par sa chute, apprend (\*)  
 Qu'un Dieu persécuteur ne seroit qu'un tyran :

Et que l'être suprême

Tolere les humains ;

Où doit punir lui-même

L'ouvrage de ses mains.

Prince , dans tes desseins persiste , et fais éclore  
 Un jour digne de suivre une si belle aurore ;  
 Déjà l'Europe entière , attentive à ta voix ,  
 Se réforme et t'invite à lui dicter des loix.

Trop grand pour un seul monde ,

Ainsi le Dieu du jour

Illumine et féconde

Les astres d'alentour.

Rome , pour ses héros qu'exaltoit son ivresse,  
 Eût adoré , Joseph , ta sublimé sagesse ;  
 Et , dans toi , bénissant un noble don des Cieux ,  
 Elle eût marqué ton rang parmi ses plus grands  
 Dieux.

N'offrant plus cet hommage ,

En toi , l'humanité

Regrettera l'image

De la Divinité.

---

(\*) Dans le tems que l'Auteur composoit cette ode , le  
 bruit courroit que l'Inquisition avoit été abolie.

---

LA TEMPÊTE (\*).

**L**ES vents avec la nuit se taisent , leur absence ,  
En appesantissant les airs ,  
Fait régner , au loin , sur les mers ,  
Un noir silence . . . . .

Bientôt des monts ténébreux  
Un nuage  
Se dégage ,  
Et de son sein sulfureux  
Les tempêtes  
Sur nos têtes  
Vomissent des flots de feux .  
Lorsque l'onde  
De ce monde  
Semble passer dans les cieux

Les ouragans , le tonnerre ,  
Tous les élémens armés ,  
Livrent une affreuse guerre  
A nos vaisseaux enflammés .

---

(\* ) Fragment d'un Opéra de l'Auteur.

Les cieux , la terre , tout tremble . . . .

Et dans ces nouveaux enfers ,

Chaque coup de foudre semble

La chute de l'univers .

Enfin sur la mer courroucée

L'orage calme sa fureur ;

La lumiere éclipsee

Reçoit , des cieux voilés perçant la sombre horreur .

Les flots qui nous environnent

Sont lassés de leur effort ;

Et quand les matelots s'étonnent

D'être échappés à la mort

Des zéphyrs l'haleine légère

Caressant l'onde , mes vaisseaux

Rasent , sous un ciel pur , la surface des eaux :

Et l'univers , dans sa beauté première

Semble sortir de son ancien cahos ,

ÉPITRE

## É P I T R E

A M<sup>LLE</sup> C I F O L E L L I ,*A son début sur le Théâtre de Bruxelles.*

**E**H ! bien , d'une cabale vaine  
 As-tu ressenti quelque effort !  
 Ta chute passoit pour certaine ,  
 On l'attend , tu parois à peine ,  
 Qu'on t'applaudit avec transport.  
 Chacun se dit : Qu'elle est jolie !  
 Comment la critiquer jamais !  
 Sais-tu que la louange ennuie ,  
 C'est un tour ! une perfidie  
 De ne pas montrer , à l'envie ,  
 Un seul défaut sur tant d'attraits !  
 Trompant à ce point notre attente ,  
 Qu'avois-tu besoin d'une voix  
 Qui , sous un si joli minois ,  
 Ne pouvoit être que brillante :  
 D'avance on la trouve charmante ,  
 Et tous devinent cette fois.  
 Accusant l'ingrate nature ,

Vainement j'ai cherché long-tems  
 Un objet qui sans imposture  
 A la fois flattât tous les sens ;  
 Apprends-le moi , je t'en conjure ,  
 N'es-tu point cet objet piquant ?  
 Par les charmes du sentiment ,  
 La voix , la taille , la figure ,  
 Tu séduis mon cœur et mes yeux ;  
 Et par le toucher tout m'assure  
 Que tu dois séduire encore mieux.  
 Quoique tu n'offres point l'allure  
 De tant de femmes aux doux yeux ,  
 Dont les cœurs bons , officieux  
 Tiennent pour vertu la plus pure  
 Celle qui fait le plus d'heureux ;  
 Si tu viens un jour à Cythere ,  
 Pour te caresser , pour te plaire ,  
 De l'amour je prendrai les traits ;  
 Se formalise-t-on jamais  
 Des baisers qu'on reçoit d'un frere. (\*)  
 Dans mon temple je t'absoudrai  
 Des péchés que tu pourras faire ,  
 Et si tu veux , je les ferai .

---

(\*) L'amour est le frere des Graces.

Si l'on se rit de mon délire ,  
Qu'on te voye , et l'on conviendra ,  
Quel que soit l'amour qui m'inspire ,  
Que chacun doit en venir là.

---

## LES MÉTAMORPHOSES.

EN songe , l'autre nuit , vous braviez mon  
courroux ,  
Sous cent formes , Zélis , vous évitiez mes traces ;  
Mais , sûr de me trouver toujours auprès de vous ,  
Je me cachai parmi les Graces.

En livre , à mon insu , pourquoi vous transformer ?  
Je vous lis , tant d'esprit vous trahit et m'éclaire ;  
Et sur tous vos feuillets j'écrivis l'art d'aimer ,  
N'y trouvant que celui de plaire.

En ballon dans les airs vous desiriez voler ;  
Je voulois vous monter , vous feignez la colere ;  
Vîte je deviens gaz , et vous faisant enfler  
Nous abandonnons souvent terre.

Comptant me transformer en papillon léger ,  
Sous cette forme en vain dans les airs vous parûtes ;  
Les papillons fixés ne purent plus changer  
Dès le moment où vous le fûtes.

En tableau je vous vis avec tous vos attraits ,  
Ose Amour ! m'écriai-je , égaler ce que j'aime !

Ce Dieu vous contemple pour surpasser vos traits,  
Mais il s'y reconnut lui-même.

D'une rose à l'instant vous prîtes les atours;  
Mais je ne changeai point, car vous voyant si belle,  
A l'éclat, aux couleurs, je vous croyois toujours  
Sous votre forme naturelle.

Vous comptiez en bouton éteindre mon ardeur,  
Zéphyr, j'étendis l'aile et vous ouvris sans peine:  
Là mon songe finit, et d'une rose en fleur  
Je ne retrouvai que la graine.

De Dieu vous contredirez vous en vain,  
Mais il s'y reconnoît lui-même.

Tu me vois à l'instant vous parler les hommes,  
Mais je ne change point, car vous voyez à peine,  
A Nécessité, aux conseils, je vous croyez toujours,  
Sous votre forme humaine.

Vous comparez en moi-même à moi-même,  
Nécessité, Nécessité l'avez-vous ouvert sans peine,  
La non-essence même, et d'un tout en tout,  
Je ne conçois que le même.

Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même.

Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même.

Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même.

Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même,  
Je ne conçois que le même.



ROMANCES

NOUVELLES

ROMANCES

NOUVELLES.

ROMANES

NOUVELLES

ROMANCES  
NOUVELLES.

---

---

DÉDICACE  
A ZIRPHÉ.

JEUNE Zirphé, reçois l'hommage  
Des riens que tu rendois charmans,  
Lorsque tu changeois mon ouvrage  
En l'embellissant par tes chants.

Le succès suit toujours tes traces,  
Car le moins séduisant discours  
Semble inspiré par les Amours,  
Quand il est chanté par les Graces.

On lit froidement un écrit;  
Corrigé par ta voix, il touche;  
Et l'on croit trouver de l'esprit  
Dans tout ce qui sort de ta bouche.

Zirphé, sous mille noms divers  
Tu reconnoîtras ton image;

Pour plaire, mon meilleur usage  
 Fur de te peindre à chaque vers.

Sous le nom d'une tendre rose  
 Dont l'incarnat fait place aux lys,  
 Je peins ta bouche demi-close  
 Laisant échapper un souris.

Quand à tes yeux, comment prétendre  
 Les imiter, si l'on ne met  
 Presqu'autant d'esprit à les rendre,  
 Qu'un de leurs regards en promet.

Tu crois que la flamme constante  
 De Roméo, n'exista pas ;  
 Mais peut-être que son amant  
 Eut quelques-uns de tes appas.

Que je me trouve d'éloquence  
 Lorsque tu pleures cet amant !  
 Une larme du sentiment !  
 Quelle plus douce récompense ?

Sur des Belles d'invention  
 Souvent j'ai chanté ma victoire ;  
 Puisse-tu changer en histoire  
 Ce qui n'étoit que fiction ?

Z É L I S.

*Romance pour les Femmes sur le retour  
du pays de la Beauté.*

Vous, qui jadis sîtes si bien séduire,  
Touchans attraits, graces, charmant sourire,  
Dons des Amours,  
Je vous survis; hélas! sans votre empire  
Que sont les jours!

Tous mes efforts, pour rendre à mon visage  
Le coloris du court printems de l'âge,  
Me font sentir  
Qu'Amour enfin peut devenir volage  
Sans me trahir.

Qu'est devenu ce tems où la folie  
Dans tous mes traits, dans ma bouche embellie  
Changeoit de nom,  
Où l'amour propre et la coquetterie  
Avoient raison.

Amour, tout dit à ma beauté flétrie  
De t'oublier, si jamais l'on t'oublie;

De tes faveurs

La volupté ne peut être sentie  
Que par deux cœurs.

Jadis les yeux me rendoient tout hommage ;  
Mais maintenant ils perdent ce langage,  
Et leur regard  
M'est que l'effet d'un regret sur mon âge,  
Ou du hasard.

Viens, amitié ! Je brise enfin les armes  
Du Dieu cruel qui fait couler mes larmes ;  
Puisse mon cœur  
Trouver en toi quelques-uns de ses charmes,  
Fût-ce une erreur !

C'en est donc fait ! Adieu douce tendresse !  
Quand la raison t'ose nommer foiblesse ,  
Plus d'un soupir  
Trahit le cœur qui te rendit sans cesse :  
Adieu plaisir !



Ou me voyant aimé d'elle,  
En devintes-vous jaloux ?

Vous que je revois sans cesse,  
Jours donnés à la tendresse,  
Vous fuyez ! ... Que la sagesse,  
Montre à d'autres le bonheur :  
Amour, rends-moi ton ivresse,  
Et les tourmens de mon cœur !

Des flots bravant la furie,  
Que ne puis-je, ô ma Julie !  
Lorsque tu fus engloutie,  
Te serrer contre mon sein !  
Dans tes bras perdant la vie,  
J'aurois béni mon destin.

Pleure, [Amour ! Julie expire ;  
Ces charmes, ce doux sourire  
Que tu formas pour séduire,  
Ton ouvrage le plus beau,  
L'ornement de ton empire  
Sont perdus dans ce tombeau.

Que ne puis-je, ainsi qu'Orphée,  
Sur ma flamme infortunée  
Attendrir la destinée !

( III )

Mais je voudrois que l'Amour,  
Si tu m'étois accordée,  
Bandât mes yeux au retour.

Comme une rose que Flore  
Par ses baisers fit éclore,  
Tombe, à peine ouverte encore,  
Aux caresses du zéphir,  
Ainsi l'objet que j'adore  
Meurt à son premier soupir.

Tombe horrible que j'envie,  
Où d'une amante chérie  
La cendre est ensévelie,  
Rouvre-toi pour nous unir !  
Quand on a perdu Julie,  
Il ne reste qu'à mourir.

---

ZAMORE ET LYDIE

Romance sur PAir : *Il pleut , il pleut ,*  
*Bergere.*

MÉLEZ ici vos larmes  
A celles d'un amant ,  
Vous qui trouvez des charmes  
Aux pleurs du sentiment.  
Zamore en Italie  
Se sentit enflammé :  
Il avoit vu Lydie ,  
Il avoit donc aimé.

N'osant se faire entendre ,  
Ses yeux étoient si doux ,  
Leur langage si tendre  
Qu'on l'entend sans courroux ;  
Mais celle qu'il adore ,  
Brûlant des mêmes feux ,  
Vivoit , loin de Zamore ,  
Dans un cloître odieux .

Tout peint à sa tendresse  
Zamore et les amours ,

En les fuyant sans cessé,  
Elle y pensoit toujours.  
La paix de sa retraite  
N'étant plus dans son cœur,  
Sur l'onde elle s'apprête  
A suivre son vainqueur.

Légerement Zéphyre  
Voltigeoit sur les eaux ;  
De Lydie un sourire  
Auroit calmé les flots,  
Des Cieux favorisée,  
La nouvelle Orléans  
Leur offre une contrée,  
Faitte pour des amans.

C'est dans ces doux asyles  
Qu'oubliant l'univers,  
Fortunés et tranquilles,  
Ils chérissoient leurs fers.  
Au bord d'une onde pure  
Ils venoient chaque jour  
Jouir de la nature  
Ainsi que de l'Amour.

De celle qu'il adore  
Le fils du Commandant,

Voulant priver Zamore,  
Périt en l'attaquant,  
Par son inique juge  
Prêt d'être mis aux fers ;  
Zamore pour refuge  
N'a plus que des déserts.

Tremblante pour la vie  
De l'objet de ses feux,  
La fidelle Lydie  
Veut le suivre en tous lieux :  
Mais cette tendre amante  
Sent moins, dans son malheur,  
Sa foiblesse impuissante,  
Que la voix de son cœur.

En vain Zamore tente  
De retenir ses pas ;  
Mais, bientôt expirante,  
Et tombant dans ses bras,  
Adieu ! . . . quel voile sombre  
Vient s'étendre sur moi !  
Heureuse si mon ombre  
Erre encor près de toi.

Sans regret ta Lydie  
Meurt en suivant tes pas,

Ah ! loin de toi la vie  
N'est qu'un plus lent trépas,  
A ces mors elle expire,  
Serrant contre son cœur  
Un cœur qui ne respire  
Plus que pour la douleur.

Arrête, cher amante !  
Périssant dans tes bras,  
Que la mort impuissante  
Ne nous sépare pas !  
Qu'on dise avec envie:  
Leurs cœurs, par un doux sort,  
Unis pendant la vie,  
Le furent à la mort.

Pour me voir, ta paupière  
Semble à regret couvrir  
Des yeux où la lumière  
Paroissoit s'embellir. |  
A ta bouche flétrie  
Je demande un soupir :  
Ton silence, Lydie,  
Me dit qu'il faut mourir.

Tu péris pour me suivre,  
Victime de l'amour,

Je vais cesser de vivre  
Pour te suivre à mon tour,  
Adieu ! . . . Je meurs sans craindre  
Les horreurs du trépas,  
Mon ame doit s'éteindre  
Aux lieux où tu n'es pas.

---

LA VIE CHAMPÊTRE.

Romance sur l'Air : *Une seule fois dans la*  
*vie.*

RIVE qu'arrose une onde pure !  
Lieu d'innocence et de bonheur,  
Séjour champêtre où la nature  
Parle un si doux langage au cœur,  
Qu'ailleurs la félicité fuie  
Ceux qui courent se l'attacher ;  
C'est dans votre enceinte chérie  
Qu'on la trouve sans la chercher.

Au milieu des cités bruyantes  
Trop long-tems je fus exilé,  
Je vous revois plaines charmantes,  
Tout mon être est renouvelé,  
L'ame renaît dans vos asyles ;  
Et j'éprouve à chaque moment  
Que tous les froids plaisirs des villes  
Ne valent pas un sentiment.

Tel qu'un ruisseau qui sans murmure  
Coule, et dans son cours bienfaiteur,

Cede au penchant de la nature ;

Je cede à celui de mon cœur.

Entre mes champs et mon amie,

Libre de haine et de desir,

Comme lui coule en paix ma vie

Jusqu'au terme où tout doit finir.

---

ROMÉO ET JULIE.

Romance sur l'Air : *N'est-il amour sous ton  
empire , &c.*

ROMÉO, sensible Julie,  
Que vos douleurs  
Passant de mon ame attendrie  
Dans tous les cœurs ,  
Fassent sur votre urne chérie  
Couler les pleurs.

De son Roméo séparée  
Depuis long-tems  
En vain Julie est adorée ;  
Dieux ! quels tourmens!  
Elle voit sa flamme abhorrée  
De ses parens.

Devant passer par l'hyménée  
Dans d'autres bras ,  
Julie , à souffrir condamnée ,  
Gémit tout bas ,  
Et veut finir sa destinée  
Par le trépas.

Etant parvenue à se rendre  
Sans mouvement ,  
Sa feinte mort la fit descendre  
Au monument ,  
Où bientôt elle doit reprendre  
Le sentiment.

Heureuse si de sa mort feinte  
Elle eût instruit  
Roméo qui , d'une ame éteinte  
Par ce faux bruit ,  
Des tombeaux pénètre l'enceinte  
Pendant la nuit.

Il approche . . . une lueur pâle  
Offre à son cœur ,  
Sous une voûte sépulchrale ,  
Tout son malheur ,  
Dans des traits où la mort étale  
Sa sombre horreur.

En s'empoisonnant , il s'écrie :  
Prends mes jours ,  
Dieu cruel ! ah ! plutôt , Julie ,  
Finis leurs cours ,  
Que , loin de ta tombe chérie ,  
Souffrir toujours !

Tout

Tout doit à ton affreux silence  
S'anéantir.

Je ne jouis de ta présence  
Que pour gémir ;  
Et vers toi , hélas ! je n'avance  
Que pour mourir.

A ses plaintes sa tendre amante  
Sort du tombeau ;  
Et pour être bientôt mourante  
Vit de nouveau ,  
Appelant d'une voix tremblante  
Son Roméo.

De l'infortuné cette vue  
Glace les sens :  
Que vois-je ! . . . est-ce ton ombre émue  
Par mes tourmens ,  
Qui porte à mon ame éperdue  
Ces doux accens ,

Non , cher amant , c'est ta Julie ,  
Reconnois-moi ,  
Je n'avois été qu'endormie ;  
Sans nul effroi  
J'ai risqué de perdre la vie ,  
C'étoit pour toi.

Poison, arrête! . . . elle est vivante! . . .

Que ce plaisir

Fait naître en mon ame expirante

De repentir!

Adieu! . . . Quand on a son amante,

Peut-on mourir!

Séches tes pleurs, ô ma Julie!

D'un sort plus beau

Jouis, et que ton cœur oublie

Que Roméo

Fît ton malheur et t'a chérie

Jusqu'au tombeau.

Tandis que la mort le dévore,

Julie en vain

Pour ranimer ce qu'elle adore,

Contre son sein

Presse un cœur qui veut battre encore

Sous cette main.

Cruel! peux-tu de te survivre

Me soupçonner!

Moi qui jamais ne voulus vivre

Que pour t'aimer,

Et cesse deux fois pour te suivre

De m'animer.

La mort, dans leur cœur trop sensible,  
Regne à son tour ;  
Et c'est sur leur tombe paisible  
Que chaque jour,  
Touché de leur destin horrible,  
Gémit l'amour,

---

L'INCONSTANCE JUSTIFIÉE.

R O M A N C E.

L I S E , Fanny , vous étiez si jolies !  
Forcé de fuir ,  
Je regrettois jusqu'à vos tromperies :  
J'ai vu Zelmir ,  
Et j'ai senti vos images chéries  
S'évanouir.

Vous mainteniez mon cœur dans l'esclavage  
Avec tant d'art !  
J'ai tant juré de n'être point volage !  
J'apprends trop tard  
Que ma Zelmir de tous sermens dégage  
Par un regard.

Suis-je coupable en excitant vos larmes ?  
Comment penser  
Que de Zelmir on ne pût voir les charmes  
Sans l'adorer ,  
Et que les cœurs qui vous rendoient les armes  
Pussent changer.

---

*Une Mere pleure sa Fille sur son lit  
de mort.*

**Romance sur l'Air : Je l'ai plan té, je l'ai vu  
naître.**

AH ! rends-moi , rends-moi , ma Julie,  
Lit que j'arrose de mes pleurs ,  
Ou que j'abandonne une vie  
Dont je n'ai plus que les douleurs.

Ici le plaisir d'être mere  
Remplit mon cœur de volupté ;  
Mais ce bonheur , fille trop chere ,  
Je gémiss de l'avoir goûté.

Je voyois , avec tant d'ivresse,  
Ses traits embellir les vertus !  
Hélas ! sans mourir de tristesse ,  
Puis-je me dire : Elle n'est plus ! . . .

Mourante , et sentant mes alarmes ,  
Elle sourioit tendrement ,  
Tâchant de retenir les larmes  
Que causoit ce cruel moment.

Avant que de t'avoir perdue ,  
Que n'ai-je reçu le trépas !  
Hélas ! je ne t'eusse plus vue ,  
Mais je ne te pleurerois pas.

Loin que tu perdes ma tendresse ,  
Ta mort ne fait que l'augmenter :  
Et plus ton souvenir m'opresse ,  
Plus j'ai de peine à le quitter.

Grands Dieux ! ne devons-nous donc naître  
Que pour le plus funeste sort !  
A celle qui te donna l'être,  
Tu n'auras donné que la mort.

É L I S E ,

O U

LES MALHEURS DE L'AMOUR.

Romance sur l'Air de Rousseau : *Chantez le  
Sault.*

**AU** lit de mort , un enfant dans ses bras ,  
Qu'arrose encor sa débile paupiere ,  
La jeune Elise , à sa fille trop chere ,  
Exprime ainsi l'horreur de son trépas :  
Adieu Julie , adieu Julie : ah ! pourquoi suis - je  
mere !

Ton pere , hélas ! ne fut qu'un séducteur ,  
Il m'a laissée au sein de la misere ;  
Mais tu naquis , et lorsque sur la terre  
Je commençois à goûter le bonheur ,  
Adieu Julie , &c.

Ah ! loin de moi , que vas-tu devenir !  
Malgré l'horreur du sort le plus contraire ,

J'aurois voulu prolonger ma carrière  
Pour partager ce que tu dois souffrir.  
Adieu Julie, &c.

Viens sur mon cœur, viens enfant malheureux  
Sur qui du Ciel j'attirai la colere,  
En te baisant si je perds la lumiere,  
Tu me rendras le trépas moins affreux.  
Adieu Julie, &c.

Ah ! si jamais ton cœur connoît l'amour,  
Tourne les yeux vers mon heure dernière,  
Songe aux tourmens que m'attire ton pere :  
Hélas ! sans lui te dirois-je en ce jour,  
Adieu Julie, &c.

Dis à l'ingrat, que son seul abandon  
Plonge au tombeau celle qui lui fut chère ;  
Et que, malgré ses maux et sa misere,  
Elise meurt en prononçant son nom.  
Adieu Julie, &c.

Ces traits touchans, ces yeux qu'éteint la mort,  
Et dont les pleurs inondent la paupiere,

A cet enfant que son bras glacé serre,  
Après sa fin semblent redire encor  
Adieu Julie, adieu Julie, ah ! pourquoi suis-je  
mere !

---

LES DERNIERS ADIEUX

D E

M<sup>L</sup>LE \* \*, mourante , à Mr. \* \* \*.

Romance sur l'Air de Nice.

Vos yeux me peignoient le bonheur ;  
Cette charmante image  
Me fit poursuivre votre cœur :  
Hélas ! je fis naufrage.  
Vous traitiez mes tendres ardeurs  
De mauvaise fortune,  
Et vous m'accordiez vos faveurs  
Quand vous m'en preniez une.

A combler mon plus doux espoir  
Disois-je , qui s'oppose ?  
Vous me montrâtes un miroir,  
Et j'en connus la cause.  
Je jurai de ne plus aimer ,  
Je vous vis le jour même ,

Etsus qu'on ne doit point jurer  
Quand c'est vous que l'on aime.

Afin de régner à jamais  
Sur moi, hélas ! sur d'autres,  
A reboars de mes propres traits  
L'Amour forma les vôtres.  
Vous nommer mon adorateur  
Seroit vous faire injure :  
Amour devoit changer mon cœur,  
Ou changer ma figure.

Vous qui me ravissez le jour  
Au printems de mon âge,  
Ah ! puissiez-vous, à votre tour,  
Aimer un cœur volage !  
Vain desir ! hélas ! tant d'attraits  
Ne font point d'infideles ;  
De l'amour vous lancez les traits,  
Mais vous gardez ses aîles.

Implorant en vain Cupidon  
Dont vous ornez l'empire,  
O mort ! m'écriois-je, d'un ton  
Qui dût la faire rire,  
Tu me verras avec plaisir  
Abandonner la vie,

S'il daigne accorder un soupir  
Au sort de Rosalie.

Si l'on s'étonne de ma mort ,  
Si l'on rit de meslarmes ,  
Quine redoutera mon sort  
A l'aspect de vos charmes !  
On dira qu'avant de jouir  
Je perdis la lumiere :  
Et pour vous l'on voudra maigrir ,  
Mais d'une autre maniere ,

ROSE

---

ROSE ET EDVIN.

Romance sur l'Air d'Alexis de Rousseau.

DANS le hameau qu'habitoit Rose  
Edvin restoit,  
Edvin y gagnoit peu de chose,  
Mais en l'aimoit.

A Rose en vain gens d'importance  
Offroient leur cœur :  
Grain d'amour vaut miëux qu'opulence  
Pour le bonheur.

Rose eut partagé l'indigence  
De son amant ;  
Mais son pere à cette alliance  
Ne consentant,  
Edvin va jusqu'aux Indes même  
Pour s'enrichir :  
Quand l'on est jeune et que l'on aime  
Peine est plaisir.

Adieu, ma Rose, je m'absente,  
N'irai si loin

Que tu ne sois toujours présente  
Au pauvre Edvin.

Dès que tu pourras m'être unie ,

Je reviendrai :

Et si jamais Rose m'oublie ,

Plus ne vivrai.

Dans l'attente la plus cruelle ,

Pendant six ans ,

Languit Rose toujours fidelle

A ses sermens.

Un jour à ses yeux se présente

Un grand seigneur ,

Qui croit, par une offre brillante ,

Tenter son cœur.

Ah ! point n'en veux , lui répond-elle ;

A mon Edvin

N'ôtez pas le cœur de sa belle ,

C'est tout son bien.

En l'embrassant , Edvin s'écrie ,

Car c'étoit lui ,

Je te ramene pour la vie

Cetendre ami.

Heureux de revoir sa chaumière ,

Il va loger

Dans la demeure de son pere  
Comme étranger.  
Aucun n'y sait ce qu'il peut être ;  
Le lendemain  
Il doit se faire à tous connoître  
Dans un festin.

Le bon Edvin dans l'opulence ,  
En peu de tems  
Alloit soulager l'indigence  
De ses parens.  
Hélas ! que ne peut la misere !  
Pour s'enrichir  
Dans la nuit son malheureux pere  
L'a fait mourir.

Rose , à l'instant qu'elle s'éveille ,  
Veut son ami ;  
On lui répond que dès la veille  
Il est parti :  
En souriant , Rose s'écrie :  
Ah ! ce n'est point ,  
Jamais ne puis être trahie  
De mon Edvin.

Le pere apprend que sa victime  
Etoit son fils ,

Et dans les remords de son crime  
Perd ses esprits.  
Puis ouvrant la fosse sanglante  
Qu'il lui creusa,  
Rose, vois ce qui me tourmente  
Tiens, il est là.

Cette infortunée, à la vue  
Du pâle Edvin,  
Au pere que son crime tue,  
Ne répond rien;  
Mais dit en mourant sur la terre  
De ses amours,  
Adieu, ma sœur ! adieu, ma mere !  
C'est pour toujours,

---

LE TOMBEAU.

Romance sur l'Air : *Je l'ai planté*, &c.

Coulez, mes pleurs, ici repose  
L'objet de toute ma douleur ;  
Coulez, la tombe que j'arrose  
Dit que je suis morte au bonheur.

Son cœur fit toute ma richesse :  
Hélas ! en est-il sans l'amour !  
Oiseaux plaintifs, dites sans cesse :  
Mon amant a perdu le jour.

Il voulut faire à son amie  
Ses adieux avant de mourir ;  
Mais, hélas ! sa voix affoiblie  
Ne put que former un soupir.

Au fond de mon ame attendrie  
Ce soupir demeure toujours ;  
Puisqu'il a terminé sa vie  
Il doit aussi finir mes jours.

M HJ

A mes maux enfin je succombe ;  
Heureuse , en mourant près de lui ,  
De le rejoindre dans la tombe  
Où mon cœur l'a déjà suivi.

Romance sur l'Air : Je t'ai aimé, etc.

Cœur, mon âme, mon espoir,

Le jour de votre mariage

Cœur, le jour de votre mariage

De ce jour que je ne puis oublier

Le jour de votre mariage

Le jour de votre mariage

Quelques années, dans vos bras

Mon amour a perdu le jour.

Il voulait être à son aise

Et s'écarter de mon sein

Il est, hélas ! en votre sein

Et que je ne puis oublier

Au fond de mon cœur est resté

Et toujours éternellement

Et toujours éternellement

Il est avec moi dans le jour

22



A D I E U X  
D'UN CITOYEN DE GENEVE  
A S A P A T R I E .

*Après la révolution arrivée dans le Gouvernement en 1782.*

QUEL nuage, ô ma Patrie !  
Vient couvrir mes premiers jours !  
Au doux printems de la vie  
Phœbus ne luit pas toujours,  
Adieu ! .... d'un pas volontaire  
Je me rends au sein d'un pere ;  
Mais d'une route si chere  
Mes pleurs traceront le cours.

Si jamais, dans ma vieillesse,  
Loin de toi mort au bonheur,  
Je reviens de ma jeunesse  
Voir le séjour enchanteur ;  
A mon ame presque éteinte

Du tems tout peindra l'attente;  
Mais du moins dans ton enceinte  
Je retrouverai mon cœur.

Peut-être qu'à ma présence  
Lieux charmans vous n'offrirez  
Des amis de mon enfance  
Que les tombeaux révéés  
J'y reposerai sans cesse ;  
Alors, sentant ma détresse,  
Dans une morne tristesse  
Mes larmes vous couleront !

Fleuris , ville infortunée ,

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Repoussé par cette terre ,  
Tu formes les mêmes vœux ,  
Toi , (\*) dont le saint caractère

---

(\*) Le pere de l'Auteur.



Retint le bras courageux.  
Socrate prit la cigue ;  
Comme lui tu l'aurois bue,  
Sans que ta grande ame émue  
En eût détourné les yeux.

En mourant pour nous défendre  
Sur notre cendre on eût vu  
Tous les cœurs nobles répandre  
Les pleurs dues à la vertu.  
Disant : heureuse la tombe !  
Lorsque le bras qui succombe ,  
Bravant l'effort de la bombe ,  
Pour l'honneur a combattu.

Ancêtres , dont l'ame fiere  
Sut vaincre et mourir pour nous ,  
Je crois voir frémir la terre  
Où git votre ombre en courroux.  
Un triste et morne silence  
Vous dira , par notre absence ,  
Que , perdant l'indépendance ,  
Nous sommes morts plus que vous.

Vieillards , dont la main tremblante  
A mal secondé les cœurs ,  
J'entends votre voix mourante ,

( 142 )

Je vous laisse à vos douleurs,  
Puisque ta gloire est flétrie,  
Aurai-je, chere Patrie,  
Pour te fuir assez de vie,  
Pour te plaindre assez de pleurs ?

F I N.

D

Gré

b

Con

La I

si

Épita

Décl

Le b

L'An

Envo

M

Bout

Acros

ger

Le D

L'heu

Madr

L'Alle

Songe

## T A B L E.

DÉDICACE aux jolies Femmes.	Pag. 1
Grégoire le Grand , ou le Buveur Suisse, Chanson bachique.	5
Confession et mort de ce grand Homme.	16
La Légéreté , ou l'Amant malgré lui. Épître à Ro- sire.	19
Épitaphe de Messieurs Pilatre de Rosier et Romain.	25
Déclaration d'amour à Sophie.	26
Le bon Moulin. Épigramme.	27
L'Amour et l'Esprit. Chanson.	28
Envoi de cette Chanson à Mademoiselle Élise Me.....	29
Bouts rimés.	30
Acrostiche à Mademoiselle Vandencreuts , Étran- gere.	31
Le Désastre de Messine , fragment d'un Opéra.	32
L'heureux Poëte , Ode Anacréontique.	35
Madrigal.	37
L'Allemande.	38
Songe à Zirphine.	40

Le Coq et le Miroir, Fable.	Pag. 42
Chanson sur l'Air: <i>Quand Louis</i> , &c.	43
Impromptu à Mademoiselle C***.	44
Impromptu sur un camard.	45
Építaphe de M....	46
Impromptu fait en entendant chanter Madame **.	47
Építre à Zémire.	48
Seconde Építre à la même.	49
Impromptu fait à la toilette d'une jolie Femme, qui me demandoit des vers sur ses dents.	50
La Rose, Ode Anacréontique.	51
Vers mis au bas d'un Tableau qui représente un voluptueux souffrant, &c.	53
Vers mis au bas du buste de M. V... le pere.	54
Épigramme sur un Ouvrage intitulé: <i>Les Glacieres</i> , &c.	55
Építre de l'Auteur mourant à Délie.	56
Le Retour, ou envoi à Rosire de Zélis, Romance pour les Femmes sur le retour du pays de la beauté. O ma beauté, on ne te verra plus.	65
Vers à Mesdemoiselles S... et B... en leur envoyant une Chanson intitulée: <i>Un pied de nez</i> .	73
La Fête de l'Amour.	74
Madrigal.	76
	Le

Le Serin, ou les amours de douze ans, Élégie.	Pag. 77
Épître à Corine, qui me demandoit des informations sur le Diable.	84
La destruction du Monde. Ode.	88
Ode à l'Empereur Joseph II.	91
La Tempête.	95
Épître à Mademoiselle Cifoletti, à son début sur le Théâtre de Bruxelles.	97
Les Métamorphoses.	100

## ROMANCES NOUVELLES.

Dédicace à Zirphé.	105
Zélys.	107
Les plaintes de St. Preux, sur la mort de Julie.	109
Zamore et Lydie.	112
La vie champêtre.	117
Roméo et Julie.	119
L'inconstance justifiée.	124
Une Mere pleure sa Fille sur son lit de mort.	125
Élise, ou les malheurs de l'Amour.	127
Les derniers adieux de Mademoiselle **, mourante, à Mr. ***,	130
Rose et Edvin.	133

Le Tombeau. Pag. 137  
Adieux d'un Citoyen de Geneve à sa Patrie , après  
la révolution arrivée dans le Gouvernement en  
1782. 139

**F I N.**

ROMANES NOUVELLES.

107  
108  
109 Les délices de St. Poux , sur la mort de Julie.  
110  
111 Les vic-comptes.  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

1785.

*COLLECTION de petits Formats, contenant 230 Volumes, en beau Papier, belle Impression, belles Gravures, & en tout supérieure à celle de Lyon. Tous ces Ouvrages se vendent séparément. On donnera tous les ans 30 à 40 Volumes nouveaux. Cette Collection deviendra précieuse, tant pour le choix des Ouvrages, que pour la beauté des Editions.*

- Les Chef-d'Œuvres de P. & T. Corneille, avec les deux Portraits, 5 vol. 18 l.  
Œuvres de Molière, 7 vol. 21 l.  
Théâtre de Crébillon, 3 vol. 9 l.  
Théâtre de Regnard, 4 vol. 12 l.  
Œuvres de Racine, 3 vol. 9 l.  
Théâtre de MM. Pils & Barré. 2 vol. 6 l.  
— de Piron, 3 vol. 9 l.  
— de Greffet, 2 vol. 6 l.  
— de Voltaire, 17 vol. que l'on vendra séparément dans l'ordre suivant.  
— Théâtre, 8 vol. 24 l.  
— Romans & Contes, 3 vol. 9 l.  
— La Henriade, 1 vol. 2 l. 10 s.  
— Épîtres, Contes en vers, & Poésies diverses, 3 vol. 8 l. 10 s.

A

Fables , 2 vol.	5 l.
Les Amours de Psyché , 1 vol.	3 l.
Œuvres choisies , contenant un choix de ses Lettres & de ses Poésies , un Éloge de cet Auteur , par M. de Chamfort , 1 vol.	3 l.
Œuvres complètes de Gessner , Portraits & Frontif- pices gravés , 3 vol.	9 l.
<i>Idem</i> , sur papier fin , avec 18 Figures supérieure- ment gravées , 3 vol.	18 l.
La Mort d'Abel.	3 l.
La Jérusalem délivrée , 2 vol.	6 l.
La Jérusalem délivrée , nouvelle traduction , avec l'Italien à côté , 5 vol. in-18 , brochés ,	15 l.
Le Poëme de la Religion & de la Grace , orné du Portrait de l'Auteur , 2 vol.	6 l.
Les Saisons de Tompson , fig. 1 vol.	3 l. 10 s.
——— de St. Lambert , 1 vol.	3 l.
Les Jardins , Poëme , par l'Abbé de Lille , Figures , 1 vol.	4 l.
<i>Idem</i> , in-8 , grand papier.	
Richardet , Poëme , 2 vol.	6 l.
L'art d'aimer de Bernard , 1 vol.	3 l.
——— d'Ovide , nouvelle Traduc. en Prose , 1 v.	3 l.
Le Bonheur , Poëme , de M. Helvétius , revu & corrigé d'après le véritable manuscrit de l'Auteur , 1 vol.	2 l. 10 s.
La Dunciade , Poëme par M. Palissot , avec celle de Pope , 1 vol.	3 l.
Le Fond du Sac , 2 vol.	5 l.

- La Henriade travestie, & autres Poésies, 1 vol. 2 l. 10 s.
- Recueil de Contes, 4 vol. avec une jolie Vignette à chaque Conte, gravée par les meilleurs Artistes de Paris. Les deux premiers vol. contiennent les Contes de la Fontaine, & les deux derniers, un choix des Contes de différens Auteurs. 4 vol. 36 liv.
- Ouvres de Bernis, 2 vol. 5 l.
- de Chaulieu, 2 vol. 6 l.
- de Vergier, 3 vol. 9 l.
- de Boileau, 2 vol. 5 l.
- de J. B. Rousseau, 2 vol. 6 l.
- de Villette, 1 vol. 2 l. 10 s.
- de Boufflers, 1 vol. 2 l. 10 s.
- choisies de Mad. Deshoulières, 1 vol. 3 l.
- Recueil de Poésies fugitives & Contes nouveaux, par MM. Piis & Barré, 1 vol. 3 l.
- Odes Anacréontiques, Contes en vers & autres Pièces de Poésies fugitives, suivis de Côme de Médicis, 1 vol. 3 l.
- Poésies de Sapho, 1 vol. 2 l. 10 s.
- de M. Vernes, fils, Citoyen de Geneve, 1 v. 3 l.
- de Lafare, 1 vol. 3 l.
- de M. Béranger, suivies de quelques Lettres descriptives ou littéraires, ornées de deux Gravures, 2 vol. 6 l.
- Lettres & Épîtres amoureuses d'Héloïse & d'Abelard, 2 vol. 5 l.
- Voyage de Chapelle & de Bachaumont, 1 v. 3 l.

Chanfons choisies , 5 vol. ; le cinquieme contient les Airs notés.	15 l.
<i>Idem</i> , 2 vol.	6 l.
Ces deux vol. font suite aux 4 premiers.	
Amours de Daphnis & Chloé , 1 vol.	21. 10 f.
— d'Ismene & d'Isménias , 1 vol.	21. 10 f.
Contes Moraux , par M. Marmontel , 17 Figures , 3 vol.	12 l.
Bélizaire , <i>idem</i> , Figures , 1 vol.	3 l.
Œuvres de M. de Gragny , contenant les lettres d'une Péravienne , & la Comédie de Cénie , 2 v.	6 l.
Œuvres de Valentin Jamerai Dural , 3 vol.	9 l.
Lettres de Ninon de Lenclos , 2 vol.	5 l.
Lettres de Clarisse Harlowe , 11 vol. Figures. On a suivi , pour cette Edition , la Traduction de l'Abbé Prévôt , sans en rien retrancher , 11 vol.	33 l.
Vie de Marianne , 4 vol.	12 l.
Histoire de Gil-Blas , Figures , 4 vol.	12 l.
Les Aventures de Gufman d'Alfarache , 2 vol.	6 l.
Le Roman Comique de Scarron , 3 vol.	9 l.
Mémoires du Chevalier de Grammont , 2 v.	6 l.
Lettres Perfannes , avec le Temple de Gnide , 2 v. 6 l.	
<i>Sous presse.</i> L'esprit des Loix , & un choix des Ouvrages de cet Auteur.	
La Vie & les Aventures de Robinfon Crusoé , 4 vol. ornés de très-jolies gravures , 4 vol.	12 l.
La Vie & les Opinions de Triftram-Shandy , tome 1 & 2 , fig.	6 l.
<i>Idem</i> , tom. 3 & 4. fig.	6 l.

- Nouveau Voyage Sentimental, par M. de Gorgy ;  
 sous le nom d'Yorick, nouvelle édition beau-  
 coup augmentée. 2 l. 10 s.  
 Voyage Sentimental, Fig. 1 vol. 3 l. 10 s.  
 Genevieve de Cornouailles & le Damoiscl sans  
 nom, par M. de Mayer, 1 vol. 3 l.  
 Laure & Féline, & la Leçon d'Amour, ou les dix  
 Tableaux, *idem.* 1 vol. 3 l.  
 Olinde, 1 vol. 3 l.  
 Œuvres de Saint-Réal, 4 vol. 12 l.  
 Œuvres de J. J. Rousseau, d'après l'Édition ori-  
 ginale de Geneve, superbes Figures, gravées par  
 les meilleurs Artistes de Paris, 29 vol. 89 l.  
*Idem*, papier de Hollande, broché. 100 l.

*On vend séparément.*

- L'Émile, 4 vol. 14 l.  
 — La nouvelle Héloïse, 7 vol. 21 l.  
 — Les Confessions, 3 vol. 9 l.  
 — Pièces diverses, 4 vol. 12 l.  
 — Mélanges, 6 vol. 18 l.  
 — Dialogue, 2 vol. 6 l.  
 — Considérations sur le Gouvernement de la Po-  
 logne, 1 vol. 3 l.  
 — Contrat Social, 1 vol. 3 l.  
 — Discours sur l'Inégalité des Conditions, 1 v. 3 l.

On a tiré quelques Exemplaires de l'Émile, 4 vol.  
 in-8. 16 liv. brochés; & de la nouvelle Héloïse,  
 7 vol. in-8. 20 liv. brochés.

Œuvres de Fontenelle, 7 vol. 21 l.

On vendra séparément les 2 premiers vol., contenant  
 la Pluralité des Mondes & le Dialogue des Morts;

les tomes 3, 4, 5, 6 & 7, contenant les Élogés des Académiciens, les Oracles, & un choix de ses Poésies. On peut regarder ces 7 vol. comme le meilleur choix des œuvres de cet Auteur.

Caractères de la Bruyere, avec la clef, 3 vol. 9 l.

Considérations sur les Mœurs de ce Siecle, par M. Duclos, 1 vol. 3 l.

Morale de Confucius, 1 vol. 3 l.

*Nota.* On a tiré quelques exemplaires de cet Ouvrage en in-8. 5 liv. broché.

Maximes & Réflexions Morales de la Rochefoucauld, 1 vol. 3 l.

Esprit de Montaigne, 2 vol. 7 l.

Pensées de Pascal, avec des remarques, 2 v. 6 l.

*Hippocratis Aphorismi*, 2 vol. Grec & Latin. 6 l.

Aminte, Traduction nouvelle.

---

Petite Bibliotheque de Campagne, ou Collection des Romans, dans le format in-18. Cette Collection, composée de 24 Volumes, petit format, contient les Ouvrages suivans :

Ouvres complettes de Fielding, 23 volumes.

**S A V O I R :**

Amélie, 5 vol.

Tom Jones, 5 vol.

Joseph Andrews, 3 vol.

David le Simple, 3 vol.

Jonatham Wild le Grand, 2 vol.

Aventures de Rodrick Random, 4 vol.



Julien l'Apostat , 1 vol.

— Werther , 1 vol.

**S O U S P R E S S E .**

Choix de Poésies , traduites du grec , du latin & de l'italien. *Sur manuscrit.*

Œuvres galantes & amoureuses d'Ovide.

Histoire de Sir Charles Grandisson. Fig.

Choix de petits Romans de différens genres , par M. L. M. D. P.

*On trouve chez le même Libraire.*

Œuvres de Miss. Burney , 10 vol. in-18 , dont

— *Evelina* , 3 vol.

— *Cecilia* , 7 vol.

Ces Ouvrages sont traduits de l'Anglois , sans aucun retranchement.

**BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES** , contenant 13 volumes par an , non compris celui des Étrennes de Polymnie , ornée des Pièces Lyriques & des Portraits des Auteurs , gravés par les plus habiles Artistes de Paris. Le prix de la souscription de chaque année est de 33 liv. pour Paris , & 36 pour la Province , port franc par tout le Royaume.

Cette jolie Collection , format in-18 , tirée sur très-beau papier , de la Manufacture Royale du sieur Réveillon , contient un choix des meilleures Pièces Tragiques , Comiques , Lyriques , depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à présent.

Les deux premières années de cet Ouvrage sont finies , & contiennent 28 vol.

Étrennes de Polymnie, ou Recueil de Chansons, Romances, Nouvelles, avec les paroles & la musique gravée, années 1785, 1786, 3 livres chaque année.

*Nota.* Ce Recueil est un des plus jolis qui ait encore paru en ce genre.

---

COLLECTION

D E S

POÈTES ITALIENS.

*Imprimés sur papier fin d'Angoulême, actuellement sous presse.*

La Gerusalemme Liberata, 2 vol.

Il Pastor Fido, 1 vol.

Aminta, Favola Boschereccia, 1 vol.

Cette collection sera ornée du Portrait de chaque Auteur, gravé par un célèbre Artiste.

On donnera successivement une suite des meilleurs Auteurs.

## POÈTES ANGLAIS.

*La Collection des Poètes de la Grande-Bretagne, récemment complétée, contient en entier les Œuvres Poétiques de chaque Auteur éminent, à compter depuis Chaucer, décédé en l'an 1400, jusqu'à Churchill, décédé en 1764, tous deux inclus, précédés de la Vie de chaque Auteur, dans le premier Volume de leurs Œuvres respectifs.*

CHAUCER,	14 vol.	Adiffon,	1 vol.
Spenser,	8	Rowe,	1
Donne,	3	Watts,	7
Waller,	2	Philips, J. }	1
Milton,	4	Smith, }	1
Butler,	3	Parnell,	2
Denham,	1	Garth,	1
Cowley,	4	Hughes,	2
Dryden,	3	Fenton,	1
Roscommon,	1	Tickell,	1
Cunningham,	1	Somerville,	2
King,	2	Pope,	4
Prior,	3	Gay,	3
Lansdown,	1	Broome,	1
Pomfret,	1	Younge,	4
Swift,	4	Savage,	2
Congreve,	1	Pitt,	1

Thomson,	2 vol.	Shenstone,	2 vol.
Philips, A.	I	Maller,	I
Dyer,	I	Armstrong,	I
West, Gilb.	I	Gray,	} I
Lyttelton,	I	West, R.	
Hammond,	} I	Akenside,	2
Collins,		Buckingham,	I
Moore,	I	Churchill,	3

Les Portraits de chaque Auteur, que l'on a pu se procurer, sont donnés dans le premier Volume de ces Œuvres, exécutés d'après les portraits les plus authentiques; et chaque Volume est embelli d'un Frontispice parfaitement accompli par les Artistes les plus distingués de *Londres* & de *Paris*.

On peut se procurer cette Collection en totalité, & les Œuvres de chaque Auteur séparément, brochés, ou reliure anglaise, élégante & ordinaire.

Le prix de chaque Volume est de 3 liv., reliure veau à l'anglaise.

---

## NOUVELLE EDITION

*DES Œuvres de Shakspeare, d'après le  
texte de Samuel Johnson & de Georges  
Steevens.*

CETTE superbe Edition, imprimée sur papier vélin, peut être regardée comme un des plus beaux Ouvrages typographiques que l'Angleterre ait produit. Chaque Piece est imprimée séparément, et en entier, d'après les derniers examens de MM. Samuel Johnson & de Georges Steevens, & est précédée d'une Introduction ou Préface, contenant un éclaircissement sur l'origine de la Fable, nécessaire à l'intelligence du sujet, avec une légère esquisse de chacun des caractères, tracée par ces estimables Commentateurs. On distinguera aussi par des guillemets les passages qu'on a coutume d'omettre dans les représentations.

Les Préfaces, Avertissemens, Introductions, Notes de Commentateurs sur le texte de Shakspeare, &c. sont réunis & présentés de la manière la plus claire, avec des renvois au texte de chaque Piece, & imprimés aussi périodiquement. Chaque numéro contiendra les variantes, et autres éclaircissmens nécessaires, sur deux Pieces de Shakspeare pour le moins, & sera orné d'un Portrait de l'Auteur, ou de quelques-uns de nos meilleurs Commentateurs; ces numéros se vendront au même prix que les Pieces,

Il paroît actuellement des Œuvres de ce célèbre Auteur, les Pièces suivantes :

Méasure for Méasure.  
 Much Ado About Nothing.  
 Hamlet.  
 The Tempest.  
 Macbeth.  
 Julius Cæsar.  
 Merchant of Venice.  
 Romeo and Juliet.  
 Titus Andronicus.  
 Midsummer-Night's Dream.  
 Merry Wives of Windsor.

Chaque Pièce est ornée d'une Estampe de caractère, représentant un des meilleurs Acteurs des Théâtres Anglais, pris dans un des momens les plus frappans de son rôle; & de plus, une Vignette originale de la composition de MM. *Loutherbourg, Cipriani, Moreau & Ramberg*, relative à l'une des Scènes les plus intéressantes de la Pièce. Ces Sujets seront gravés par MM. *Bariolozzi, Sherwin, Hall, Delaire & Heath*, de Londres; & par les Artistes de France les plus distingués; savoir: le *Mire, Simonet, Tilliard & Roman*.

On imprimera des titres généraux, au moyen desquels les Pièces pourront être arrangées & reliées, soit réunies plusieurs en un Volume, soit séparément, avec ou sans les Commentaires, suivant la volonté des Souscripteurs.





110391

5

AB-110391



P O E S I E S  
DE  
M. VERNES, Citoyen de Geneve.

P O E S I E S  
DE  
M. VERNES  
FILS,  
Citoyen de Geneve.

